
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

E 626/50

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

LES

PREMIERS ADORATEURS

DU MESSIE

LES BERGERS — LES MAGES

PAR

M^{gr} GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PARIS

GAUME ET C^{ie}, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1890

E
626/
50

E 626/50
Adoration Réparatrice,
36, rue d'Ulm,
Paris, V.

LES
PREMIERS ADORATEURS
DU MESSIE

LES BERGERS — LES MAGES

BIBLIOTHÈQUE
" *Les Fontaines* "
S J
60 — CHANTILLY

α



L'ADORATION DES BERGERS

Tableau de Schiavone, au Belvédère de Vienne. xvi^e siècle.

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

LES

PREMIERS ADORATEURS

DU MESSIE

LES BERGERS — LES MAGES

PAR

M^{SR} GAUME

Jean Joseph

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PARIS

GAUME ET C^{IE}, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1890

Droits de traduction et de reproduction réservés

NOTICE SUR M^{GR} GAUME

Le voyageur qui se rend de Besançon en Suisse, par la grande route de Morteau, traverse la partie la plus élevée de la Franche-Comté, pays de foi et de montagnes, justement appelé le *Tyrol de la France*. A quelques lieues seulement de la frontière, on rencontre dans un frais vallon, au pied d'un mont couronné de sapins séculaires, le joli village de Fuans. C'est là que naquit M^{GR} Gaume, le 4 juin 1802.

Il fut le neuvième de neuf enfants issus d'une famille patriarcale, où vivait dans sa puissante intégrité la foi des anciens jours. Il reçut au baptême le nom de Jean-Joseph.

Son père, Jean-François-Xavier Gaume, était un homme juste, bon, dévoué et courageux : vrai type de cette vieille race franco-comtoise solide dans la foi, loyale dans les relations et ferme dans le péril.

Sa mère, Gabrielle Boillon, était la mère des pauvres, et sa maison leur maison. Dans cette maison, que de prêtres reçurent asile aux jours les plus mauvais de la Révolution, lorsque, traqués de tous côtés, ils cherchaient à passer

en Suisse pour échapper à la guillotine ou à la déportation ! On en compta un soir jusqu'à dix réunis sous ce toit hospitalier. Au milieu de la nuit, l'un d'eux célébrait la messe, à laquelle tous communiaient, puis le Saint Sacrement était renfermé dans un petit tabernacle de bois, pour les malades du voisinage.

Un oncle de M^{SR} Gaume, Nicolas Busson, avait été guillotiné à Maïche avec dix-sept cultivateurs, qui moururent comme lui pour la foi. Ce chrétien héroïque se tint au pied de l'échafaud, embrassa et encouragea ses compagnons l'un après l'autre, puis monta tranquillement les degrés et eut la tête tranchée le dernier. C'est sous la direction de son fils, l'abbé Busson, digne d'un tel père, et dont la mémoire est restée en vénération, que M^{SR} Gaume fit ses études au petit séminaire d'Ornans. Il le suivit ensuite au grand séminaire de Besançon, où il eut pour maîtres et pour amis des hommes avec lesquels il travailla plus tard à l'entier rétablissement de l'autorité du Saint-Siège : le cardinal Gousset, MM^{STRS} Gerbet, Doney, et d'autres encore. Car le sang des martyrs de la Franche-Comté prépara pour l'Église une riche moisson, comme on le vit aussi, du reste, partout où coula ce sang généreux.

Après avoir été deux ans vicaire à Vesoul,

l'abbé Gaume fut demandé par M^{GR} Millaux, évêque de Nevers, pour professer la théologie dans son grand séminaire; il y enseigna la pure doctrine romaine, jusqu'à ce que le petit séminaire ayant besoin d'être réorganisé par une main ferme et habile, il en fut nommé supérieur. Il y opéra, en peu de temps, des changements merveilleux pour la piété, la science, la discipline. C'est là qu'il sentit le besoin de fortifier l'éducation par l'étude des écrits des saints Pères, propres à donner aux jeunes gens une connaissance plus grande et un plus vif amour de la religion; ce qui lui fit publier en 1835 son livre *Du Catholicisme dans l'éducation*, complété plus tard par d'autres écrits qui eurent un très grand retentissement dans toute l'Église.

M^{GR} Gaume était alors chanoine de Nevers : il dirigeait le catéchisme de persévérance, où affluaient les jeunes filles de la ville, et beaucoup de mères attirées par son éloquence. Il démontrait pleinement la vérité du christianisme, en faisant bien connaître l'Église, son origine, sa doctrine, sa liturgie, ses sacrements, ses martyrs, ses grands saints, ses admirables institutions de charité pour toutes les misères de la vie. Il continua pendant près de vingt ans cet apostolat, d'où est sortie une des

plus belles et des plus populaires apologies du christianisme, son *Catéchisme de persévérance*, qui fut loué par Grégoire XVI, approuvé par beaucoup d'évêques et traduit dans toutes les langues.

Le pape Grégoire XVI, dans un voyage de M^{SR} Gaume à Rome, en 1842, lui avait même donné la croix de l'ordre de Saint-Sylvestre, en récompense « de son dévouement au Saint-Siège et de ses services rendus à la religion par ses ouvrages ». Plusieurs cardinaux et d'autres personnages de la cour romaine lui firent aussi l'accueil le plus bienveillant ; et il reçut du clergé, dans toutes les villes où il séjourna, des marques de l'estime que ses écrits lui avaient acquise ; car il eut le bonheur de visiter et d'étudier non seulement Rome, mais les principales villes de ce beau pays, alors si pieux et si heureux, malgré les efforts de la Révolution. Rien n'est plus intéressant que le journal de son voyage publié quelques années après sous le titre *les Trois Rome*, et dont Louis Veillot a dit dans son *Parfum de Rome* que c'est « le guide religieux le plus vrai et le plus complet ».

A son retour de Rome, M^{SR} Gaume publia son *Histoire de la Société domestique*, c'est-à-dire de la famille, où, poursuivant l'œuvre de



MGR JEAN-JOSEPH GAUME

NÉ A FUANS (DOUBS)

LE 4 JUIN 1802



MORT A PARIS

LE 19 NOVEMBRE 1879

son Catéchisme de persévérance, il montre ce qu'était la femme avant le christianisme, ce qu'elle est encore dans les pays infidèles, et ce qu'elle doit à la religion qui lui a donné sa liberté, sa dignité et sa part d'autorité dans la famille. Il est revenu souvent dans ses écrits sur ce bienfait de la foi chrétienne, qui est la base de la civilisation véritable.

A Nevers, on le comprit parfaitement. Plus de trois cents jeunes filles suivaient le catéchisme de persévérance. En même temps qu'il leur donnait une foi inébranlable, M^{SR} Gaume les initiait à la pratique des bonnes œuvres. Il leur confia le patronage des enfants de la première communion, dont chacune avait sa protectrice ; il les intéressa à la fondation d'un ouvroir dirigé par les sœurs de la Sainte-Famille ; il les associa la plupart à la Propagation de la foi ; il les mit en correspondance avec les catéchismes de Constantinople, Smyrne, Santorin, Beyrouth, Alexandrie, Tunis, dirigés par les Filles de la Charité. Ces jeunes filles, de nationalités et de mœurs si différentes, priaient les unes pour les autres, se connaissaient et s'aimaient sans s'être vues, et s'écrivaient dans notre chère langue, qui sera un jour le lien de tous les peuples, pour se raconter mutuellement les petits événements qui

pouvaient les édifier et les intéresser. Celles de Nevers avaient même adopté une petite esclave de Constantinople, qu'elles avaient fait acheter à l'âge de trois mois, et qu'elles entretenrent à leurs frais jusqu'à son établissement. Exemple remarquable de l'esprit de charité et de prosélytisme que l'on peut inspirer aux femmes de France, dès leur première jeunesse, et qui eût contribué à l'accroissement de l'Église et à la grandeur de notre pays, s'il eût été connu des autres catéchismes de persévérance de nos grandes villes, où le clergé depuis un demi-siècle a dépensé tant de zèle, et fait naître de si nobles et généreux sentiments.

Les pauvres de Nevers n'avaient pas moins de part à la sollicitude de M^{SR} Gaume. Il était président de l'œuvre de Saint-François-Xavier pour les ouvriers, et dirigeait la conférence de Saint-Vincent de Paul; il les réunissait régulièrement chaque semaine, leur communiquait son activité, sa charité ardente. Il aimait les ouvriers; il écrivit pour eux son excellent petit livre de la *Profanation du dimanche*. Il aurait voulu leur faire comprendre que c'est la ruine de la famille, de la liberté et de la dignité de l'ouvrier, et même de sa santé et de son bien-être, en même temps que la ruine de

la religion et de la société. Il disait : « Si la profanation du dimanche n'est pas la mère du socialisme, elle en est la nourrice. » Il disait encore : « La France périt par la profanation du dimanche. Tous les huit jours, elle se met en insurrection contre Dieu, et jette au Tout-Puissant un insolent défi ! » Il prévoyait la révolution sociale qui faillit éclater en 1851 et 1871. Les révolutions naissent toujours de la violation obstinée de quelque loi divine. « C'est le dernier argument de la Providence, disait-il. La vérité est alors montrée à l'homme comme elle fut montrée au sommet du Sinaï, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre ; ou, comme au Calvaire, dans l'épouvante de l'humanité et dans l'ébranlement de toute la nature. » Il ne fut pas écouté ; mais peu après, d'épouvantables désordres montrèrent aux habitants de la Nièvre à quels excès peuvent se porter les profanateurs du dimanche.

M^{sr} Gaume fut plus heureux dans la cause des classiques chrétiens, qu'il défendit avec beaucoup d'énergie, et dont il obtint l'introduction dans la plupart des collèges catholiques ; en quoi il fut aidé et encouragé par le cardinal Gousset, par M^{sr} Parisis, M^{sr} de Salinis, et un grand nombre d'autres évêques, et enfin approuvé par Pie IX. Il tourna alors tous

ses efforts contre l'impiété révolutionnaire ; il la démasqua dans son grand ouvrage intitulé *la Révolution*, en racontant tous ses crimes et ses abominables débauches depuis son origine, au quinzième siècle, jusqu'à son triomphe en 89 et 93. Il apprit aux chrétiens à se défendre de ses séductions, en se servant chaque jour des armes dont les premiers chrétiens se servaient contre les séductions du paganisme : le *Signe de la Croix*, l'*Eau bénite*, le *Benedicite*, et surtout le culte du Saint-Esprit, de l'Eucharistie, de la bienheureuse Vierge Marie et des Saints Anges ; ce qui le fit comparer par Pie IX à M^{sr} de Ségur pour le nombre et le charme de ses livres de piété.

M^{sr} Gaume travailla ainsi jusqu'à la veille de sa mort, qui arriva à Paris le 19 novembre 1879. Depuis longtemps il avait quitté Nevers, pour se retirer auprès de ses frères, qui servaient aussi l'Église par leurs publications. Le Cardinal-préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande l'avait nommé, en 1872, directeur général de l'*Œuvre Apostolique*, dont le but est de venir en aide aux missionnaires par les dons et les travaux des dames chrétiennes. C'est pour les encourager sans doute, qu'il écrivit ses *Biographies évangéliques*, où il donne tant de détails intéressants et peu con-

nus sur les premiers missionnaires, qui furent les apôtres et les autres disciples de Notre-Seigneur ; et sur les saintes femmes de l'Évangile, qui furent les premières coopératrices de l'Œuvre Apostolique.

L'abbé E. DARAS.



Vous êtes vraiment le Dieu caché. (Isaïe, XLV, 15.)
Gravure tirée de l'*Histoire Sainte* du P. N. Talon. Paris, 1669.

LES BERGERS

I

Recueillons-nous pour écouter le récit de la naissance temporelle du Fils de Dieu, et admirons la simplicité avec laquelle l'Évangile nous rapporte l'histoire du plus grand de tous les événements.

« Et Marie mit au monde son Fils premier né; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie; or, en la même contrée, il y avait des bergers qui gardaient tour à tour leurs troupeaux, suivant les veilles de la nuit.

« Et voici que l'ange du Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté céleste les environna,

et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci sera un signe pour vous : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

« Au même instant se joignit à l'ange la multitude des armées célestes, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

« Et après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître.

« Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche; ayant vu, ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Or Marie gardait toutes ces choses, les méditant en son cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses

qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit ¹. »

Heureux bergers! est-il un chrétien qui, bien des fois, n'ait envié votre sort? En est-il un qui ne serait charmé de vous connaître? Savoir comment vous vous trouviez dans la campagne, à cette heure avancée de la nuit, au cœur de l'hiver? pour quelles raisons mystérieuses vous vous y trouviez? d'où vous étiez? combien vous étiez? quelle a été votre sainteté? ce que vous êtes devenus après l'insigne faveur dont vous fûtes l'objet? où reposent vos reliques? comment les siècles chrétiens ont célébré l'ineffable mystère qui vous eut pour premiers témoins? Autant de questions d'un intérêt proportionné à la grandeur de l'événement qui vous rend immortels.

Avant de répondre, quelques mots sur la première parole du texte évangélique, sur la petite ville de Bethléem, et sur ses environs.

Marie mit au monde son *premier né*. — Dans le langage de l'Écriture, le premier né est le fils dont la naissance a précédé toute autre naissance, bien qu'il soit fils unique.

1. S. Luc, II, 7-20.

L'expression de l'Évangile signifie donc que la Très Sainte Vierge n'avait eu aucun enfant avant Notre-Seigneur; et comme il est de foi qu'elle a toujours été vierge, il s'ensuit qu'elle n'a mis au monde que le Fils de Dieu, le Rédempteur du monde.

- II

La petite ville de Bethléem a deux noms. Tantôt elle est appelée Bethléem de Juda, *Bethleem terra Juda*, c'est-à-dire située dans la tribu de Juda, pour la distinguer d'une autre Bethléem, ville de Galilée et appartenant à la tribu de Zabulon.

Tantôt elle est appelée Bethléem Ephrata, du nom de ses fondateurs qui furent Ephrata, et son fils Bethléem. Or, le mot de Bethléem signifie *maison de pain*. Nul ne pouvait mieux convenir pour désigner l'humble cité, où devait prendre naissance le pain de vie, le pain vivant, le pain descendu du ciel, le divin et aimé aliment des hommes et des anges.

Au reste, nous le savons, pour l'accomplissement des prophéties, il fallait que le Messie naquît à Bethléem, afin d'être authentiquement connu pour fils de David, né lui-même à Bethléem.

Les environs de Bethléem étaient fertiles en

gras pâturages. Par une coïncidence que le philosophe chrétien admire et bénit, c'est dans ces mêmes campagnes que, seize cents ans plus tôt, le patriarche Jacob, à son retour de Mésopotamie, planta sa plante voyageuse et s'arrêta avec ses nombreux troupeaux.

C'est là aussi que Rachel, son épouse bien-aimée, mourut en donnant le jour à Benjamin. Elle l'appela *Benoni*, c'est-à-dire l'enfant de la douleur. Mais Jacob lui donna le nom de *Benjamin* ou fils de la droite, c'est-à-dire de la force. Les paroles du père et de la mère se vérifièrent également.

En causant la mort de sa mère, Benjamin fut l'enfant de la douleur et de la plus grande des douleurs. Quant à la force, il la montra soit par des actes personnels, soit, surtout par ses descendants, alors qu'ils luttèrent seuls contre toutes les tribus réunies. Ajoutons que Benjamin fut tellement aimé, que son nom, devenu proverbial, désigne encore dans les familles l'enfant chéri.

Accomplie dans Benjamin, la double prophétie de Rachel et de Jacob se vérifie avec un éclat nouveau dans la personne de Notre-Seigneur. Né aux mêmes lieux que Benjamin, il fut pour sa tendre mère le fils de la douleur, à cause de la pauvreté, des privations et des

souffrances qui accompagnèrent sa naissance, sa vie et sa mort; et pour Dieu son Père, le fils de la force, luttant seul et luttant victorieusement contre toutes les puissances du monde et de l'enfer réunies. Est-il besoin d'ajouter que nul dans le ciel et sur la terre n'a été, n'est, et ne sera jamais autant aimé que Notre-Seigneur?

Rachel fut enterrée sur le bord du chemin qui conduisait à la petite ville voisine d'Ephrata, appelée depuis Bethléem. Le tombeau de Rachel existait encore du temps de saint Jérôme : il n'en reste plus que des ruines. Voyez la fidélité des traditions chez ces peuples de l'Orient qui ne changent ni leurs habitudes, ni leur langage, ni leur costume : les Juifs, les Arabes, les musulmans, continuent d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, sur lequel les chrétiens primitifs avaient construit une chapelle. Aujourd'hui, il appartient aux Turcs qui, respectueux aussi, l'ont recouvert d'un dome blanc, mais informe, comme tous leurs monuments.

III

Venons maintenant aux bergers. *Comment se trouvaient-ils dans la campagne pendant la nuit?* — Au jour de la naissance de Notre-

Seigneur, les campagnes de Bethléem n'avaient rien perdu de leur fertilité. Des troupeaux y paissaient en grand nombre. Pour les protéger soit contre les bêtes féroces, ours et lions, comme faisait David, berger dans les mêmes campagnes, soit contre les voleurs arabes, des bergers étaient préposés à leur garde. Des tours plus ou moins fortes et plus ou moins hautes s'élevaient de distance en distance. Elles servaient tout ensemble de refuge aux pasteurs et de retraite au petit bétail pendant les mauvais temps ; d'asile contre les attaques des hommes et des bêtes ; enfin, d'observatoires du haut desquels on pouvait embrasser d'un coup d'œil tout le mouvement des troupeaux.

En Orient, où les habitudes de la vie sont aussi immobiles que les costumes et le langage, on trouve encore quelques tours bâties au milieu des campagnes avec une destination analogue à celles des prairies de Bethléem. Plusieurs sont d'une dimension colossale. Voici ce que raconte un voyageur moderne, prisonnier pendant quatorze mois chez les Turcomans :

« Laskerd est un village étrange. Qu'on se figure une énorme tour ayant environ deux cents mètres de circonférence et vingt mètres

de haut : voilà l'ensemble des habitations.

« Après la porte, qui n'est que de la hauteur d'un homme, un passage voûté très étroit donne entrée dans l'intérieur où des échafaudages superposés sans ordre se tiennent debout par un prodige d'équilibre difficile à concevoir. Si l'on frappe du pied sur une terrasse, un tremblement se communique à tout le reste des masures, d'où sort une odeur nauséabonde des plus désagréables.

« A une certaine hauteur, les habitants ont enfoncé dans la muraille des poutres au moyen desquelles ils se sont fait un balcon ou galerie extérieure. La population de Laskerd est de cent vingt familles (environ quatre cents habitants).

« On ne connaît pas la date de l'établissement de ce village aérien; ce qu'il y a de certain, c'est que les habitants ont voulu se mettre ainsi à l'abri des surprises et des attaques des brigands, qui venaient souvent dévaster le territoire. Cette grande tour blanche, se détachant sur les champs et les vergers qui l'entourne et sur les lignes bleuâtres des montagnes, est d'un effet des plus pittoresques ¹. »

Parmi les tours de Bethléem, il y en avait

1. *Quatorze mois de captivité chez les Turcomans*, par Henri de Coulibœuf de Blocqueville. 1860-1861.

une fort ancienne, appelée la tour d'Ader ou du Troupeau. Bâtie dans les âges les plus reculés, elle était devenue monumentale, depuis que Jacob avait planté sa tente et fait paître ses troupeaux, dans le voisinage immédiat, comme nous l'apprenons de la Genèse.

Cette tour, assez rapprochée de la divine grotte, était à un kilomètre environ de Bethléem. C'est là que se trouvaient les bergers lorsque l'ange annonça la naissance du Sauveur.

En Palestine, comme dans beaucoup d'autres pays de l'Orient, non seulement les troupeaux passaient la nuit dans les champs, ils y restaient encore durant l'hiver. Il en est de même dans plusieurs contrées de l'Occident. Pour n'en citer qu'un exemple, nous avons vu dans la campagne romaine de grands troupeaux de bœufs et de moutons coucher, tout l'hiver, à la belle étoile.

Cependant la vigilance était plus nécessaire pendant la nuit que pendant le jour. Afin d'y pourvoir, les bergers, comme dit saint Luc, faisaient les veilles de la nuit. Prise de la langue militaire, cette expression indique que les bergers, comme les sentinelles, se relevaient pendant la nuit à des intervalles déter-

minés. D'après le mot du texte sacré, *vigilias noctis*, il est à croire que ces intervalles ou veilles étaient de trois heures chacun. La première veille de six à neuf heures; la seconde, de neuf heures à minuit; la troisième, de minuit à trois heures; la quatrième, de trois heures à six heures.

C'est aux heureux bergers de garde vers minuit, près ou dans la tour d'Ader, comme aux mages en observation au sommet du mont de la Victoire, que l'archange Gabriel, descendant du ciel, rapide comme l'éclair et plus brillant que le soleil, vint dire la parole si ardemment désirée, depuis quatre mille ans, par l'humanité tout entière : Le Sauveur du monde vient de naître. Ainsi fut accomplie, dans le silence majestueux d'une de ces belles nuits d'Orient, la parole magnifiquement poétique de Salomon : « Pendant qu'un vaste silence enveloppait toute la nature, et que la nuit dans son cours accomplissait la moitié de la route, votre Verbe tout-puissant descendit des demeures royales du ciel, dur guerroyeur, au milieu de la terre d'extermination. »

Qui pourrait peindre mieux et en moins de mots la majesté divine du Rédempteur, la solennité de sa venue, la guerre à outrance qu'il vient déclarer à l'usurpateur de son

royaume, et l'état déplorable du monde à l'heure de la Rédemption?

Au moment où l'ange annonçait sa venue, le dur guerroyeur était un petit enfant, pauvrement couché dans une crèche et réchauffé au souffle de deux animaux. C'est sous cette forme rassurante que les bergers sont invités à l'adorer. Étable, crèche, animaux, bergers : comme toutes ces circonstances de la vie pastorale annoncent bien le nouvel ordre de choses qui va s'établir ! Celui qui s'appellera le bon Pasteur naît au lieu même où un grand berger, son aïeul et sa figure, l'antique Jacob, paissait ses troupeaux. Non seulement Jacob, mais David, Isaac, Abraham, Abel, avaient été bergers. Jésus, leur fils, vint rappeler le monde à la vie simple et détachée des patriarches, et comme prémices du monde nouveau il choisit des bergers.

A-t-on suffisamment réfléchi que ce fait, si simple en apparence, est une révolution radicale dans l'ordre politique ? A nos yeux jamais leçon plus éloquente ne fut donnée à l'homme au pouvoir.

Pasteurs des peuples ! rois, princes, supérieurs, qui que vous soyez, voilà ce que vous êtes par votre institution, et ce que vous devez être par vos actes.

Pasteurs des peuples! un devoir vous est imposé auquel se rapportent tous les autres : veiller nuit et jour à la garde de vos troupeaux ; les conduire dans les pâturages, où ils trouvent la saine nourriture de la Vérité, et les éloigner avec un soin jaloux des citernes fêlées qui ne contiennent que les eaux fétides de l'erreur et de la corruption.

Pasteurs des peuples! vos inférieurs sont vos brebis. Votre sceptre doit être une houlette plutôt qu'un glaive.

Pasteurs des peuples! vous êtes faits pour eux, et non eux pour vous. Comme le divin Berger de Bethléem, votre modèle, votre maître et votre juge, vous devez donner votre intelligence, vos veilles, vos efforts, vos sollicitudes, votre vie pour vos brebis.

IV

D'où étaient ces bergers? — A une petite distance de la Tour d'Ader, du côté de Bethléem, à l'entrée de la plaine, existe encore aujourd'hui un pauvre hameau, composé de quelques huttes, et dont le nom arabe est Beth Saourd ou *village des Bergers*. C'est de là, suivant la tradition constante, qu'étaient les bergers conviés par les anges au berceau du Sauveur. Autour de ce village paissent encore

des troupeaux, gardés par des enfants, arrière-petits-fils, sans doute, des heureux courtisans du Roi nouveau-né ¹.

V

Combien de bergers à la Grotte? — A cause des nombreux troupeaux qui paissaient dans les grasses campagnes de Bethléem, on ne peut douter qu'il n'y eût aussi beaucoup de bergers. Combien furent appelés au berceau de l'Enfant-Dieu? Même avant la réponse de la tradition, les analogies de la foi en fixent le nombre. Le Verbe incarné venait accomplir la Rédemption des anges et des hommes : Rédemption des anges, qu'il avait préservés de la chute; Rédemption des hommes, qu'il en avait relevés. Déjà, tout le monde angélique environnait son berceau et chantait sa naissance. Restait l'humanité : or, trois races, et trois seulement, descendues des trois fils de Noé, couvraient la face du globe. Pour compléter le rendez-vous, et traduire la pensée divine dans toute son étendue, chacune des trois races devait être représentée dans un

1. Ce village glorieusement historique est chrétien. Il avait, il y a quelques années, pour berger spirituel, un saint missionnaire originaire du diocèse de Lyon, M. l'abbé Morétain.

mystère qui s'accomplissait pour toutes ; et, dans la personne de son représentant, offrir au Rédempteur l'hommage de sa foi et de son amour ; même signification dans le nombre sacré des mages : ainsi trois bergers.

Interrogée à son tour, la tradition donne le même chiffre. Les plus anciennes chroniques, les pierres gravées des catacombes, les bas-reliefs des tombeaux, les vignettes des manuscrits orientaux d'une haute antiquité, le rendent invariable. « Sous le consulat de Lentulus et de Messala, dit Lucius Dexter, un an avant le consulat d'Auguste et de Sylvanus, le Christ naît et se montre d'abord à trois bergers, qui furent saints. »

Arringhi a trouvé trois bergers, et trois seulement, représentés sur les anciens sarcophages des chrétiens de Rome. « Les peintures, dit-il, et les inscriptions relatives à la naissance du Sauveur démontrent clairement que, dans la croyance des premiers chrétiens, trois bergers seulement vinrent à la crèche de Bethléem adorer l'Enfant-Dieu ; nous voyons en effet que la pieuse main des chrétiens a eu soin d'en représenter trois, et jamais un plus grand nombre. »

L'Orient est d'accord avec l'Occident. Parmi les précieux manuscrits orientaux conservés

à la bibliothèque grand-ducale de Florence, qui furent retrouvés et traduits par Étienne Assémani, archevêque d'Apamée, il en est un qui forme un des plus solides anneaux de la chaîne traditionnelle ; ce manuscrit, précieusement gardé dans la ville de Mardin, en Mésopotamie, y fut copié l'an 1610 d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire l'an 1299 de notre ère.

Il contient l'*Histoire de l'enfance du Sauveur*. Entre les nombreuses figures dont il est orné, on en voit une qui représente la crèche, sous forme de monument arqué, *monumentum arcuatum*, pour parler la langue des archéologues. Au-dessous de la crèche, trois bergers adorent, la tête couverte d'un capuchon à pointe aiguë, et environnée du nimbe, symbole de la sainteté.

« D'après ces témoignages et d'autres encore, nous affirmons avec assurance, dit Benoît XIV, qu'il y eut trois bergers adoreurs, et qu'il n'y en eut que trois. » Perpétuée d'âge en âge par les monuments écrits ou sculptés, la tradition des trois bergers ressuscite pour ainsi dire chaque année, et se montre en chair et en os, dans Rome, la ville par excellence des traditions. Au commencement de l'Avent, les pifferari ou bergers de la Sabine descendent de leurs montagnes, et viennent,

dans leur pauvre mais pittoresque costume de bergers italiens, annoncer dans les rues de la Ville éternelle, au son d'une musique champêtre, la prochaine naissance de l'Enfant de Bethléem.

Quoiqu'en nombre considérable, ils marchent toujours trois de compagnie, jamais plus : un vieillard, un homme fait, un adolescent. Les trois races humaines, les trois âges de la vie : tout cela est plein de mystères ; aussi, loin de laisser tomber cette tradition vivante, Rome l'encourage : elle accueille les pifferari avec un plaisir toujours ancien et toujours nouveau.

Nous parlons de la Rome des papes, telle que nous l'avons vue ; et non de la Rome de la Révolution, que nous ne désirons pas voir.

VI

Cependant les bergers étaient arrivés à la grotte. Avant d'y entrer avec eux, disons quelle était cette grotte, à jamais vénérable. C'était une caverne de rocher, servant de retraite au bétail qui paissait dans la campagne voisine ; sauf une mangeoire ou crèche qu'on y avait pratiquée, elle était ce que sont toutes les cavernes : nue, obscure, froide, au sol plus ou moins inégal et aux parois raboteuses. Tel est

le palais dans lequel voulut naître le Fils de Dieu. Grâce à la reconnaissante piété des siècles chrétiens, la pauvre grotte s'est transformée ; il n'est pas sans intérêt de savoir en quel état elle se trouve aujourd'hui.

Donnons la parole à un célèbre voyageur moderne.

« La sainte grotte est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large et neuf pieds de haut ; elle est taillée dans le roc. Les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux, ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lumière de trente-deux lampes, envoyées par différents princes chrétiens.

« Tout au fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc, incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. On lit ces mots à l'entour :

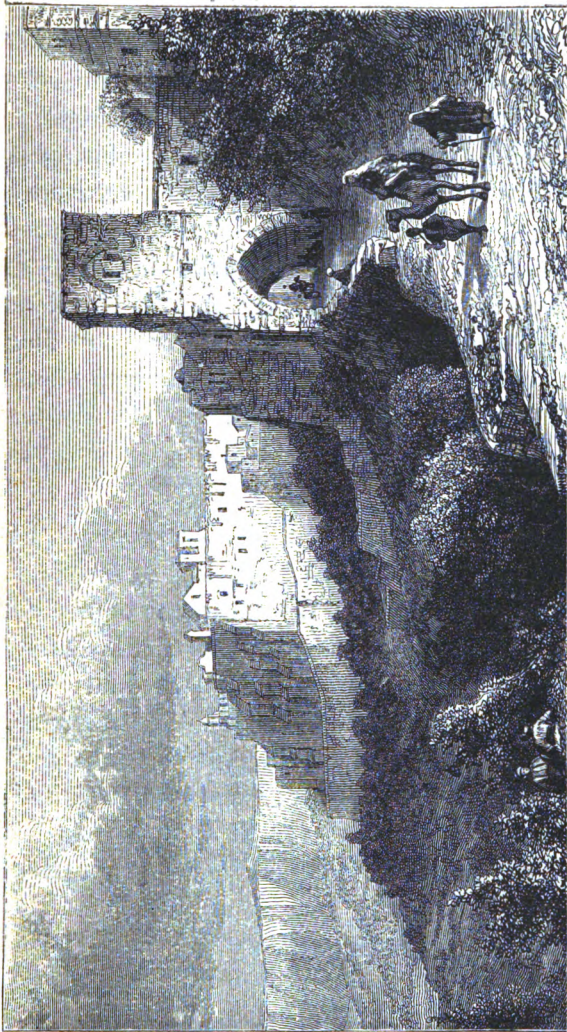
*Hic de Virgine Maria
Jesus Christus natus est.*

« *C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.* Une table de marbre, qui sert d'autel, est fixée au flanc du rocher et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

« A sept pas, vers le Midi, vous trouvez la crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher; un bloc de marbre blanc exhaussé d'un pied au-dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le Souverain du ciel fut couché sur la paille.

« A deux pas, vis-à-vis de la crèche, est un autel qui indique la place où Marie était assise, lorsqu'elle présenta l'Enfant des douleurs aux adorations des Mages. »

Chateaubriand, que nous venons de citer, continue en ces termes : « Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine. J'y ai entendu un orgue très bien touché, jouer à la messe les airs les plus doux et les plus tendres des meilleurs compositeurs d'Italie. Ces concerts charment l'Arabe chrétien qui, laissant paître ses chameaux, vient, comme les antiques bergers de Bethléem, adorer le Roi des rois dans sa crèche. J'ai vu



VUE DE BETHLÉEM

cet habitant du désert communier à l'autel des Mages avec une ferveur, une piété, une religion, inconnues des chrétiens de l'Occident.

« Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes, les prières publiques, les prosternations, la richesse même des présents que les princes chrétiens y ont envoyés, tout cela excite en votre âme des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne peut les exprimer ¹. »

VII

Remontons à la nuit bienheureuse où les bergers accoururent à la grotte, et disons ce qu'ils y trouvèrent. Les premiers objets qui frappèrent leurs regards furent la sainte Vierge et saint Joseph ; puis, l'enfant Jésus enveloppé de langes et couché dans la crèche. Comme nous l'avons vu, cette crèche était creusée dans le rocher ; mais les parois intérieures étaient revêtues de petites planches en bois, formant la mangeoire proprement dite.

Précieusement recueillies, ces petites planches, berceau de l'Enfant-Dieu, furent appor-

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 157.

tées à Rome au septième siècle. On les garde dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. La châsse splendide qui les contient est enfermée dans une caisse en bronze, à trois serrures différentes. A moins de circonstances extraordinaires, la divine crèche n'est exposée à la vénération publique que le jour de Noël.

Telles sont, d'après l'Évangile, les différentes choses que les bergers trouvèrent dans la grotte. La tradition en signale d'autres encore. Elle nous apprend qu'il y avait un bœuf et un âne; au point de vue des témoignages et de la raison même, rien n'est mieux fondé que cette tradition. Les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine l'appuient de leur autorité. Nommons seulement saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, Prudence, saint Jérôme, dont Baronius cite les remarquables paroles. L'Église elle-même l'adopte en la faisant passer dans les offices de Noël et de la Circoncision. Bien des siècles avant l'événement, le prophète Isaïe, appelé l'historien anticipé de Notre-Seigneur, avait annoncé cette circonstance de la naissance du Rédempteur universel. « Le bœuf, dit-il, a connu son maître, et l'âne la crèche de son Seigneur. »

Ces deux animaux figuraient les Juifs et les

Gentils, deux peuples au milieu desquels le divin Enfant venait se placer pour les unir et n'en former qu'une seule société.

Aux témoignages des Pères s'ajoutent en faveur de la tradition les plus anciens monuments du christianisme. Ainsi les peintures, les verres, les marbres des catacombes montrent l'Enfant Jésus dans sa crèche, au milieu d'un bœuf et d'un âne. Nous-même l'avons vu ainsi représenté sur un sarcophage, placé dans la cathédrale d'Ancône et qui remonte au quatrième siècle.

Du reste, qu'il y ait eu un bœuf et un âne dans cette grotte, rien n'est moins étonnant : d'une part, cette grotte servait d'étable ou de retraite aux animaux ; d'autre part, des troupeaux paissaient dans le voisinage. Mais pourquoi un bœuf et un âne, et non d'autres animaux ? Outre la raison symbolique, la tradition donne de ce fait une explication bien touchante. L'âne avait servi de monture à la sainte Vierge pour venir de Nazareth à Bethléem, et le bœuf avait été amené par saint Joseph pour payer le tribut à César. C'était peut-être la meilleure part de la fortune de la Sainte Famille !

VIII

Les bergers adoreurs sont-ils saints? —
Nous avons entendu Lucius Dexter appeler *Saints* les bergers de Bethléem : *Qui fuerunt sancti*. Ils le sont en effet. D'abord, ne serait-il pas étonnant que Notre-Seigneur si bon, si libéral, n'eût pas couronné de la seule récompense qui soit digne de Dieu l'empressement naïf avec lequel ses premiers adoreurs étaient accourus à sa crèche ; leur empressement non moins grand à proclamer dans toute la contrée le mystère dont ils avaient été témoins et à chanter partout leur reconnaissance ? Il faut ajouter leur fidélité inébranlable au divin Enfant. De cette fidélité, la tradition nous a conservé un précieux témoignage.

Le nouveau-né vivait au milieu de ces familles de bergers, inaperçu du monde et protégé par la pauvreté. Cependant, les prodiges qui avaient signalé sa naissance ne pouvaient demeurer longtemps ignorés. L'arrivée des Mages à Jérusalem vint bientôt en donner la certitude et exciter les craintes sanguinaires du cruel Hérode.

Les Bergers ne furent pas les derniers à soupçonner le danger qui menaçait l'enfant Jésus. A leur éternelle louange, il ne se trouva

parmi eux ni un espion ni un traître. Loin de là, ils cachèrent avec soin la Sainte Famille, en attendant que le Père éternel lui-même pourvût à la sûreté de son Fils.

Les environs de Bethléem, comme plusieurs parties de la Palestine, telle que la Trachonitide, étaient pleins de grottes ou cavités qui, après avoir servi de demeure aux Troglodytes chananéens, servirent plus tard de refuge aux guerriers d'Israël, comme aux jours de Josué, des Machabées et des Romains, enfin, de retraite aux solitaires, comme Élie et Jean-Baptiste. La connaissance que les Bergers avaient du pays leur permit de rendre un service important à la Sainte Famille.

Suivant la tradition encore vivante à Bethléem, la sainte Vierge, pour échapper à Hérode, quitta sa première retraite et chercha un refuge dans la grotte d'un rocher voisin de Bethléem. Là, elle vécut en sûreté sous la protection des Bergers. Située au midi de Bethléem, à une légère distance de la ville, cette grotte se voit encore et s'appelle la *grotte du Lait*. Deux traditions se réunissent pour expliquer ce nom singulier. La tradition locale dit que la sainte Vierge, effrayée des menaces d'Hérode, perdit son lait, et qu'elle ne le recouvra qu'en se réfugiant dans cette grotte,

asile plus sûr que la grotte de la Nativité. La tradition arménienne, sans contredire la tradition locale, ajoute que Marie était venue souvent en ce lieu pour allaiter le divin Enfant.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore toutes les femmes des environs, juives, chrétiennes et musulmanes, ont une telle dévotion pour cette grotte qu'il y en a toujours en prière. La roche dans laquelle se trouve la grotte est une pierre blanche et friable, qu'on réduit facilement en poudre. On en fait de petits pains qu'on envoie dans tous les pays, et les nourrices qui ont perdu leur lait en prennent dans leurs aliments.

A la preuve de la sainteté des trois bergers prise de la bonté de Notre-Seigneur, se joignent les témoignages de la tradition. Nous avons vu que, dans le manuscrit arabe de Mardin, les trois Bergers sont représentés avec le nimbe. Or, il est notoire que dans les peintures ou sculptures chrétiennes, le nimbe est le signe distinctif de la sainteté. Des monuments primitifs ne le donnent qu'à Notre-Seigneur, aux Apôtres et aux saints. Cette règle invariable prouve que dans la Mésopotamie, pays si bien placé pour connaître la tradition évangélique, les trois Bergers étaient, dès la plus haute antiquité, tenus pour saints.

Fidèle à la même tradition, l'Église d'Orient célèbre la solennité des trois saints bergers de Bethléem. Dans ses offices de Noël l'Église d'Occident indique leur sainteté, conformément à des rites traditionnels, et plusieurs églises particulières font leur fête. Un grand nombre de saints et de savants de l'Église latine proclament la sainteté des heureux bergers.

Mais ce qui tranche la difficulté, s'il y en avait une, c'est la magnifique église bâtie par sainte Hélène sur l'emplacement de la tour d'Ader, en l'honneur des saints anges et des trois bergers. Leurs corps y reposèrent jusqu'au milieu du neuvième siècle, époque vers laquelle l'église tomba en ruine.

Heureux bergers, dignes fils des patriarches, dont la vie innocente et pure s'écoula sur la terre foulée par leurs pères, étrangers aux agitations du monde et confidents des merveilles du ciel qui plaça, comme première récompense, leur tombeau glorieux auprès de leur berceau !

Tel était encore, longtemps après la chute de l'église, le respect des tribus arabes, même mahométanes, pour ce lieu béni, qu'elles n'osaient couper les arbustes qui y croissaient et qu'elles y faisaient brûler de l'encens et des lumières avec une grande dévotion.

Aujourd'hui il ne reste plus que la crypte, où l'on descend par dix ou douze marches. En fouillant légèrement le sol environnant, on trouve des pierres taillées et des fragments de mosaïque. Ces débris et d'autres encore annoncent que l'église était digne de la grande impératrice qui a laissé en tant de lieux de la Palestine des témoignages de sa piété et de sa magnificence. Les pèlerins qui ont le bonheur de se trouver à Bethléem, le jour de Noël, ne manquent pas de se rendre en cérémonie à cette crypte vénérable, afin de chanter le *Gloria in excelsis*, au lieu même où, pour la première fois, il retentit aux oreilles des bergers. En exprimant publiquement leur reconnaissance, ils immortalisent les touchants souvenirs qui se rattachent à ces lieux divinement historiques.

Après la chute de l'église, les corps des saints bergers furent transportés à Jérusalem, où ils restèrent jusque vers l'an 960. Les historiens espagnols, à la tête desquels paraît le savant archevêque de Tarragone, Antonio Pérez, affirment qu'à cette époque les précieux corps furent apportés en Espagne par un chevalier espagnol, et déposés dans la ville de Ledesma, l'ancienne Blétissa, voisine de Salamanque. Une chose est hors de doute :

nulle ville au monde n'honore avec autant d'amour les premiers adorateurs du Dieu nouveau-né.

Dans l'intérêt de cette biographie, nous avons désiré nous assurer de la réalité de la tradition espagnole et de l'état actuel des saintes reliques. Un de nos amis, professeur à l'Escorial, a bien voulu nous envoyer les renseignements suivants. Ils sont dus au vénérable archiprêtre de Ledesma, et au curé non moins vénérable des Saints-Pierre-et-Ferdinand, de la même ville. Que tous reçoivent le témoignage de notre reconnaissance.

L'Espagne, qui tient à grand honneur d'avoir reçu l'Évangile de l'apôtre saint Jacques, dont le corps repose à Compostelle, croit aussi posséder les corps des heureux bergers de Bethléem. Il est vrai, cette croyance ne repose sur aucun monument écrit, contemporain de son origine ; mais, de temps immémorial, elle est gravée dans la mémoire des peuples.

Sous ce rapport, elle rentre dans la classe d'une foule d'autres croyances traditionnelles dont la critique la plus audacieuse n'a pu démontrer la fausseté. La tradition espagnole a pour elle non seulement l'antiquité, mais encore le témoignage d'un grand nombre de

savants et d'historiens qui l'acceptent et la défendent. On cite même en sa faveur un décret du pape Innocent XI qui accorde de riches indulgences aux associés de la confrérie des Saints-Bergers Jacob, Isaac et Joseph, fondée à Ledesma dans l'église de Saint-Pierre, en la chapelle du Saint-Christ de *l'Amparo* (protection).

Le 16 juillet de l'année 1864, l'évêque de Salamanque fit transporter les reliques des bergers, de l'église de Saint-Pierre dans celle des Saints-Pierre-et-Ferdinand de la même ville. Déposées dans l'intérieur du maître-autel, ces reliques sont renfermées dans une châsse en forme de tombeau, plaquée, clouée et fermée avec une serrure. L'intérieur est garni de soie blanche et contient quelques ossements, deux ou trois crânes, des tibias, des côtes, une mâchoire inférieure, un ou deux os de l'avant-bras, quelques anneaux de la colonne vertébrale; une petite pelle, une cuillère en buis, une paire de ciseaux en fer, quelques linges, un morceau de chaussure en peau, et des fragments de gibecières de berger.

Enfin, il y a un rouleau qui contient d'autres reliques, tels que fragments d'os détachés des ossements qui se trouvent dans la châsse. Ce rouleau est couvert d'un autre pa-

pier, portant l'étiquette suivante, exactement copiée : « (placé) sur les glorieux Joseph, Isaac et Jacob, pasteurs de Bethléem, qui ont mérité de voir et d'adorer les premiers le Christ Dieu et homme, né dans l'étable. »

Les bergers de Bethléem méritent bien le culte qui leur est rendu. Les vertus que pratiquèrent ces premiers adorateurs de l'enfant de Bethléem, les prérogatives dont ils furent honorés, tout nous dit qu'ils occupent une place très élevée dans la bienheureuse Jérusalem.

La première vertu qui resplendit en eux, c'est l'humilité. Ils sont humbles devant les hommes et devant Dieu. Devant les hommes, ils ne sont que de pauvres bergers ; devant Dieu, ils sont pleins du sentiment de leur petitesse. S'ils avaient été orgueilleux, à coup sûr l'Enfant Jésus, le modèle, le prédicateur, l'ami par excellence de l'humilité, ne les aurait pas choisis, de préférence à tous les autres hommes, pour ses premiers courtisans.

Fille de l'humilité, la simplicité est la seconde vertu de nos saints bergers. Plus que toute autre, la vie pastorale est éminemment propre à nourrir cette simplicité de mœurs et de langage dont les charmes gagnent tous les cœurs.

La foi des pasteurs de Bethléem brille dans l'assentiment instantané qu'ils donnent aux paroles de l'archange Gabriel : *Le Sauveur vous est né*. Elle brille dans la promptitude avec laquelle ils se rendent à la grotte. Elle brille dans l'adoration du Créateur du monde, caché sous la forme d'un petit enfant, enveloppé de pauvres langes. Elle brille dans les louanges qu'ils rendent à Dieu, en revenant auprès de leurs troupeaux, dans leurs transports d'allégresse et dans l'annonce à tout ce qu'ils rencontrent de ce qu'ils ont vu et entendu.

L'espérance marche de pair avec leur foi. Comme tout Israël, ils attendaient le Messie promis à leurs pères. La nouvelle de sa venue les comble de joie. Prosternés aux pieds de l'Enfant Dieu, ils n'espèrent plus, ils possèdent. Ils possèdent petit enfant Celui qu'ils espèrent posséder un jour dans l'éclat de sa gloire. Qui peut douter que, par leur seule présence, l'Enfant Jésus, Marie et Joseph n'aient élevé dans leur cœur jusqu'au plus haut degré le sentiment de cette délicieuse espérance ?

Enfin si la présence de Notre-Seigneur, qu'ils ne connaissaient pas, enflammait d'amour le cœur des disciples d'Emmaüs,

quel enivrement de tendresse ne dut pas exciter dans les bergers de Bethléem la vue du Sauveur du monde sous la figure si aimable d'un petit enfant?

Notre-Seigneur commença par ces âmes innocentes la mission qu'il venait accomplir parmi les hommes : « Je suis venu pour mettre le feu à la terre, et quel est mon désir sinon de le voir allumé? » La charité fit des saints pasteurs les premiers et courageux apôtres du Dieu nouveau-né. Sans craindre ni les railleries des incrédules, ni la colère du cruel Hérode, ils prêchèrent librement et hautement la venue du Rédempteur.

Au privilège d'avoir appris les premiers la naissance du Messie et d'avoir entendu les concerts des anges, il faut donc ajouter le mérite de l'apostolat; car ils purent dire aux hommes avant le disciple bien-aimé : « Ce que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains, le Verbe fait chair, nous vous l'annonçons. »

Ils ont mérité aussi que leurs paroles à la crèche, inspirées par le Saint-Esprit, fussent conservées, comme dans un trésor, dans le cœur de la très sainte Vierge, qui s'en nourrissait avec bonheur. Aux prophètes, il fut donné de parler au cœur de Jérusalem; aux

bergers, de parler au cœur de Marie. Qui peut se flatter d'une pareille gloire?

Si l'heureuse Ledesma se fait gloire d'honorer d'un culte particulier les premiers adorateurs du Dieu enfant, la France, la Sicile, l'Italie, les autres pays catholiques, sont loin de les avoir oubliés. On le comprend sans peine.

IX

Comment les siècles chrétiens ont-ils célébré le mystère de Noël? — Dans ce fait de pauvres bergers appelés par les anges, et appelés les premiers à la cour du Roi des rois, il y a quelque chose de si divinement bon; quelque chose qui va si droit au cœur, surtout des petits et des pauvres; quelque chose qui parle si éloquemment aux grands et aux riches, que l'Église a pris un soin particulier de conserver, aussi vif que possible, le souvenir de ce mystère de lumière et d'amour. Aujourd'hui on le lit et on le chante à Noël; autrefois on le voyait. Beaucoup de grandes églises l'avaient mis en drame. Nous citerons entre autres : Vienne, Toulouse, Uzès, Tours, Senlis, Langres, Laon, Chartres, Nantes, Rouen.

Dans cette dernière ville, le mystère se re-

présentait ainsi. Derrière le maître-autel était une belle et grande grotte, où figuraient la sainte Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus. A la messe de minuit, après le chant du *Te Deum*, un jeune enfant gracieusement habillé en ange, aux ailes d'or et tout rayonnant de lumière, apparaissait dans les airs, au sommet du chœur; puis, se tournant vers les chanoines désignés pour représenter les bergers, il leur annonçait la bonne nouvelle de la naissance du Rédempteur, en chantant : *Parvulus filius datus est nobis*. « Un petit enfant nous a été donné. »

Les chanoines-bergers quittaient aussitôt leurs stalles et s'en allaient gravement à la crèche, en chantant sur un ton joyeux : *Pax in terris*. « Paix sur la terre. »

Après avoir adoré le divin Enfant et rendu leurs hommages à Marie et à Joseph, ils revenaient à leurs places. Alors commençait la messe solennelle à laquelle ils assistaient. La messe finie, le célébrant se tournait vers les chanoines-bergers et leur demandait, en chantant : *Quid vidistis, pastores?* « Qu'avez-vous vu, bergers? » *Dicite, annuntiate nobis in terris quis apparuit*. « Parlez, annoncez-nous qui est apparu sur la terre. »

Fier et joyeux, le chant des chanoines don-

nait cette réponse : *Natum vidimus et chorus angelorum laudantes Dominum. Alleluia, alleluia!* « Nous avons vu le nouveau-né et les chœurs des anges louant le Seigneur. Alleluia, alleluia! »

Puis, montant à l'ambon, ils chantaient ensemble, tournés vers le peuple : *Ecce completa sunt omnia quæ dicta sunt per angelum de Virgine Maria. Hodie Christus natus est; hodie Salvator apparuit, hodie in terra canunt Angeli, lætantur Archangeli; hodie exultant Justi dicentes: Gloria in excelsis Deo! Alleluia!* « Voilà que sont accomplies toutes les choses dites par l'ange au sujet de la Vierge Marie. Aujourd'hui le Christ est né; aujourd'hui le Sauveur est apparu; aujourd'hui sur la terre chantent les anges, tressaillent les archanges; aujourd'hui les justes disent dans des transports d'allégresse : Gloire à Dieu dans les hauteurs! Alleluia! »

Suivaient le verset et l'oraison dans lesquels le célébrant proclamait à haute voix la reconnaissance de l'humanité et la perpétuelle virginité de Marie.

Le drame variait suivant les provinces. A Rouen plein de gravité, il prenait à Nantes, à Laon et ailleurs un caractère simple et joyeux. C'étaient de jeunes enfants qui repré-

sentaient les bergers. Leur âge tendre, leur innocence, étaient l'emblème bien choisi de la simplicité pastorale. Gracieusement costumés, et de petits bâtons à la main, symbole de la houlette, ils arrivaient, au milieu de l'office, à l'entrée du chœur. Les choristes se tournaient vers eux et leur demandaient en chantant : *Quid vidistis, pastores?* « Qu'avez-vous vu, bergers? »

Ils répondaient : *Infantem vidimus.* « Nous avons vu un enfant. » Les interrogations et les réponses se succédaient rapidement, et en se succédant élevaient la joie jusqu'à l'enthousiasme.

Tout le peuple, et nous appelons peuple les riches aussi bien que les pauvres, les savants et les ignorants, les prêtres aussi bien que les laïques, suivait avec une pieuse attention ce drame, qui reproduisait au vif le mystère adorable, dont chaque détail fait vibrer délicieusement toutes les fibres du cœur ; et chacun se retirait emportant cette douce et féconde parole : *Infantem vidimus.* « Nous avons vu l'Enfant-Dieu ! »



Adoration des Mages.

LES MAGES

« Ayant entendu le roi Hérode, les Mages s'en allèrent, et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle vînt s'arrêter au-dessus du lieu où était l'Enfant. Or, en voyant l'étoile, ils furent remplis d'une grande joie. En entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et de leurs trésors ouverts ils lui offrirent en présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et ayant été avertis en songe de ne pas revenir vers Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin ¹. »

i. Math., II, 9-12.

I

Les Mages ne furent pas les premiers adorateurs de l'Enfant Jésus ; cet honneur revient, comme nous l'avons vu, aux bergers de Bethléem. Ainsi, après les Juifs, les gentils : c'est tout le genre humain appelé à reconnaître le Roi nouveau-né. Après les bergers, les rois : c'est le monde renversé, dit la sagesse humaine ; c'est le monde redressé, répond la sagesse divine. Le pauvre et le petit avant le riche et le grand, c'est l'égalité devant Dieu, c'est l'esclavage brisé, c'est la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, et le commencement de la révolution bénie que vient opérer l'Enfant de Bethléem. Avis à tous, aux chrétiens, comme à ceux qui ne le sont pas ou qui ne le sont plus.

Qui étaient les Mages ? D'où venaient-ils ? Étaient-ils rois ? Quel est le nombre et le nom des Mages ? Quelle est cette étoile qui leur servit de guide et comment en connurent-ils la signification ? Quelle fut l'époque et la durée de leur voyage ? Quelle est la signification de leurs présents ? Que devinrent les Mages après l'adoration de l'Enfant Jésus ? Où sont aujourd'hui leurs reliques ? Comment les siècles chrétiens les ont-ils honorés ?

Autant de questions dont la réponse est nécessaire pour connaître ces illustres personnages, qui occupent une si grande place dans l'histoire, puisqu'ils furent les premiers chrétiens de la gentilité, c'est-à-dire des quatre cinquièmes du genre humain.

II

1° *Qui étaient les Mages?* Jusqu'à la naissance du Messie, l'Orient, berceau du genre humain, gardait d'antiques traditions venues des révélations primitives. La mieux conservée était celle qui annonçait la venue d'un Dieu, roi, législateur et libérateur du monde. « Tout l'Orient, écrit Suétone, retentissait de l'antique et constante croyance qu'il était dans les destins, qu'en ce temps (vers l'époque de Notre-Seigneur) des hommes partis de la Judée jouiraient de la puissance souveraine. » Et Tacite : « C'était l'opinion générale que les anciens livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. »

Les prêtres dont parle Tacite étaient les Mages. Dans les langues de l'antique Orient, le mot *Mage* veut dire prêtre, philosophe, conservateur et interprète des mystères de la science divine et humaine. Sages, savants,

adonnés surtout à l'étude des astres si profondément mystérieuse, et relativement si facile sous le ciel transparent de la Chaldée et de la Mésopotamie, les Mages formaient une caste nombreuse, qui paraît n'avoir pas été sans rapports avec les Brahmes de l'Inde, dont elle fut vraisemblablement la souche originelle. Les Mages étaient très répandus dans la Perse, dans la Babylonie, dans la Bactriane et dans les autres parties du haut Orient. Telle était leur puissance et le respect religieux dont ils étaient environnés, qu'en Perse, par exemple, il fut un temps où nul ne pouvait être roi s'il n'était mage ou disciple des Mages.

Cette caste sacerdotale se divisait en trois catégories. La première se composait des Mages, les plus savants et les plus vénérables. Ils habitaient d'ordinaire sur les montagnes et menaient une vie si austère, qu'il ne mangeaient ni chair ni poisson, se contentant, pour toute nourriture, de légumes bouillis dans l'eau avec de la farine. La seconde comprenait les prêtres proprement dits, en rapports plus habituels avec les populations. La troisième s'adonnait aux sciences occultes, à la magie, aux évocations du démon et faisait en Orient ce que font encore, dans tous les pays idolâtres, les prêtres des faux dieux.

A quelle catégorie appartenaienent les Mages qui vinrent adorer l'Enfant de Bethléem? Sui- vant les plus anciens Pères de l'Eglise, saint Ignace, saint Justin, Origène, Tertullien, ils appartenaienent à la troisième. Toute la milice céleste étant descendue sur la terre pour chanter l'incarnation et la naissance du vain- queur de l'enfer, la puissance des démons reçut d'un bout du monde à l'autre un coup mortel. Faiblesse et difficulté dans les pres- tiges, hésitation et trouble dans les oracles, silence même dans les consultations : ces phénomènes insolites firent réfléchir les Mages et les amenèrent à se dire qu'un Dieu plus puissant devait être descendu sur la terre. Puis l'étoile prophétique venant à briller acheva de fixer leur opinion.

Si le sentiment des Pères est vrai, il faut convenir qu'aller choisir pour première con- quête les hommes les plus enfoncés dans l'idolâtrie, c'est combattre de haute lutte et, comme on dit, prendre le taureau par les cornes. Mieux que tout, un pareil coup d'éclat manifeste la puissance souveraine du dur guerroyeur, encore couché dans son ber- ceau.

III

2° *D'où venaient les Mages?* Il y avait plus de mille ans que Balaam, mage lui-même, appelé par Balac pour maudire Israël, avait, prophète malgré lui, appelé sur ce peuple toutes les bénédictions divines et annoncé dans la suite des siècles ses glorieuses destinées. De sa bouche inspirée étaient sorties ces mémorables paroles : « Une étoile se lèvera de Jacob, et le Sceptre sortira d'Israël. » Il ajoute que Celui qui portera le sceptre annoncé par l'étoile dominera l'Orient et l'Occident.

Or, la prédiction de Balaam fut faite dans l'Arabie. Sans doute Balaam était Mésopotamien, comme lui-même le dit ; mais il avait été appelé par Balac, roi des Moabites, dont le royaume et la capitale, appelée Moab, étaient dans l'Arabie. C'est donc dans ce pays que son étonnante prophétie dut se conserver avec le plus de fidélité ; d'autant plus que les Mages, prêtres de l'Arabie, étaient les confrères et les successeurs de Balaam. Rien n'est plus certain, dit saint Jérôme : « A la confusion des Juifs, qui devaient apprendre des gentils la naissance du Messie, une étoile apparaît à l'Orient : étoile qu'avait prédite Ba-

laam dont ils étaient les successeurs. » Voilà une première indication du pays des Mages qui vinrent à Bethléem.

A leur tour, les vrais prophètes, dont l'exactitude brille dans les moindres détails, nous en fournissent une seconde. David contemple dans le lointain des âges son petit-fils et son Dieu, couché dans son pauvre berceau, et il s'écrie : « Les rois des Arabes et de Saba lui apporteront des présents ¹. » Isaïe est encore plus explicite. L'avenir est devant ses yeux. Il voit le soleil éternel, le Verbe Jésus descendre sur la terre, dont il dissipe les ténèbres, puis des rois marchant aux rayons de sa gloire. Alors s'adressant à Jérusalem, il lui dit : « Tu seras couverte d'une inondation de chameaux et de dromadaires de Madian et d'Epha. Tous ceux de Saba viendront, apportant or et encens, et chantant gloire au Seigneur ². »

Madian et Epha étaient deux petits royaumes d'Arabie, dont les habitants descendaient d'Abraham par Cétura. De cette femme, Abraham eut, entre autres, deux fils, Jexam et Madian. Jexam fut père de Saba, et Madian d'Epha. Devenus rois par droit de primogéniture, Saba et Epha donnèrent leur nom aux

1. Ps. LXXI, 10.

2. Is., LX, 5-6.

deux royaumes indiqués par Isaïe. Les autres détails de la prophétie ne s'appliquent pas avec moins de justesse à l'Arabie, pays renommé dans le monde entier par ses magnifiques dromadaires, vivants navires du désert, par ses mines d'or et par ses aromates, les plus recherchés de tous.

Sur le pays des Mages, la tradition des rabbins est d'accord avec les paroles des prophètes et le témoignage des premiers Pères de l'Eglise. « Les Mages arabes, dit saint Justin, étant venus à Bethléem, adorèrent le petit Enfant. » Et Tertullien : « Le Christ enfant reçut en hommage la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie. Témoin les Mages d'Orient, qui honorent son enfance par des présents en or, en encens et en myrrhe. »

De cet or, David avait parlé : *Et il lui sera donné de l'or de l'Arabie*. Et ailleurs : *Les rois des Arabes et de Saba lui apporteront des présents*. En effet, presque tout l'Orient eut des Mages pour rois, et Damas faisait partie de l'Arabie avant d'être réunie à la Syrophénicie. Les Mages eux-mêmes achèvent de nous fixer sur leur pays. Ils disent à Hérode : « Nous avons vu son étoile en Orient. » Or, l'Arabie est précisément à l'Orient de la Judée. « A l'Orient, dit Tacite, le territoire et les

frontières de la Judée sont bornés par l'Arabie. »

IV

3° *Les Mages étaient-ils rois?* Fondée sur les paroles de David et Isaïe, rapportées plus haut; sur l'ancienne coutume qui associait toujours, particulièrement en Orient, le sacerdoce à l'empire, coutume qui reparut avec éclat sous les Césars romains; sur le témoignage des Pères de l'Église, s'exprimant par l'organe de saint Justin, de Tertullien, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Césaire, de saint Hilaire, de Théophilacte, de saint Léon le Grand et de bien d'autres, la tradition de l'Orient et de l'Occident répond : les Mages étaient rois.

Que dans ses limites, d'une médiocre étendue, l'Arabie ait compté plusieurs royaumes, on l'admettra sans peine, si l'on fait attention que la dignité royale ne se mesure ni à la grandeur du territoire, ni au nombre des sujets, mais qu'elle existe partout où elle est synonyme de puissance souveraine. Or, rien n'est plus ordinaire que de trouver dans l'histoire ancienne, sacrée ou profane, le titre de roi donné aux chefs d'une petite contrée et même d'une ville. L'Écriture ne nomme-t-elle pas le roi de

Jéricho, le roi de Haï, le roi de Jérusalem, le roi d'Hébron, le roi de Lachis, et vingt-six autres, en tout trente et un rois établis dans la Terre promise au moment de la conquête?

D'un autre côté, qu'étaient les rois de Rome, de Sparte, d'Athènes, de Thèbes, d'Ithaque et de tous ces petits pays de la Grèce et de l'Italie, si follement surfaits aux yeux de notre enfance, sinon de petits princes régnant sur des territoires de quelques lieues carrées et sur quelques milliers d'habitants? L'infériorité relative de leurs royaumes jointe à l'orgueil d'Hérode explique peut-être l'espèce de sans-façon avec lequel ce roi parvenu traite les Mages: « Allez, leur dit-il, dans un langage très peu royal, et venez m'apporter des nouvelles de l'enfant. »

V

4° *Quelle était l'étoile des Mages*, et comment en connurent-ils la signification? Quoi qu'il en puisse être, les Mages, prêtres et rois, avaient vu dans le ciel l'étoile qui marquait la naissance du Désiré des nations. Comment l'avaient-ils reconnue? Qui leur avait appris ce qu'elle annonçait? Sur ces questions, la tradition est riche de documents. Une étoile se lèvera de Jacob, c'est-à-dire tout à la fois un

astre apparaîtra au ciel de la Judée qui annoncera le véritable Astre du monde, la Lumière éternelle, descendue sur la terre pour dissiper les ténèbres de quatre mille ans dont elle est enveloppée. Cet oracle était resté vivant parmi les peuples de l'Arabie.

Devenu populaire chez les autres nations de l'Orient, il avait pénétré jusque dans l'hémisphère occidental. « Il y a, dit Chalcidius, philosophe platonicien, une autre histoire plus respectable et plus sainte. Elle dit qu'une certaine étoile s'est levée pour annoncer non des maladies et des morts, mais la descente d'un Dieu vénérable, ami de l'homme et du monde. » Puis il ajoute que les sages de Chaldée, habiles dans la science des astres, ont cherché le Dieu nouvellement né; et qu'ayant trouvé cette majesté enfantine, il lui ont offert les présents qui lui conviennent¹.

En effet, les Mages disent à Hérode : « Nous avons vu son étoile, non pas une étoile quelconque, mais l'étoile qui annonce la naissance du roi des Juifs; étoile qui a été prédite à nos ancêtres par un de nos ancêtres divinement inspiré; étoile que nous n'avons cessé d'attendre une longue suite de siècles.

1. Chalcidius vivait au commencement du quatrième siècle.

Qu'avait cette étoile pour se faire infailliblement reconnaître? « L'étoile des Mages, disent saint Augustin et saint Chrysostome, d'accord avec toute la tradition, ne fut pas une des étoiles créées dès le commencement et qui accomplissent leurs révolutions, d'après la foi du Créateur; ce fut un astre nouveau, qui apparut pour annoncer le miraculeux enfante-ment de la Vierge. »

Saint Thomas explique le témoignage des Pères et en donne les raisons : « L'étoile des Mages, dit-il, ne fut ni une comète, ni un météore, ni aucun des astres que nous voyons briller au firmament. Ce fut une étoile créée exprès, dans la région du ciel la plus voisine de la terre, et se mouvant non d'après les lois ordinaires du système planétaire, mais suivant la volonté libre du Créateur.

« En effet, cette étoile ne suivait pas la marche ordinaire des autres étoiles ; elle n'apparaissait pas seulement la nuit, mais en plein midi, ce que ne font ni les étoiles ni même la lune. Tantôt elle apparaissait, tantôt elle disparaissait. Son mouvement n'était pas continu, comme celui des autres astres. Mais, lorsque les Mages devaient marcher elle marchait; lorsqu'ils devaient s'arrêter elle s'arrêtait. »

On voit par là combien sont absurdes certains savants qui prétendent que l'étoile des Mages fut le résultat de la conjonction de deux astres, prédestinés d'avance à se trouver réunis au moment précis de la naissance du Messie. Est-ce qu'une conjonction stellaire n'est pas soumise aux lois qui dirigent les astres du firmament? Peut-elle paraître en plein midi? Peut-elle tour à tour se montrer et se cacher? Et finalement peut-elle demeurer immobile sur un point du ciel, correspondant à une maison terrestre; puis disparaître sans retour? Voilà où conduit la prétention de vouloir tout expliquer naturellement, afin d'échapper au miracle.

Depuis longtemps attendu, l'astre béni avait été figuré par la colonne de feu qui dirigeait la marche des Israélites dans le désert, mais plus noble était sa mission. L'antique colonne indiquait au peuple figuratif la route de la Terre promise : l'étoile des Mages conduisit le genre humain au berceau de l'Enfant-Dieu.

En effet, il ne faut pas croire, comme quelques-uns l'ont prétendu, que l'étoile demeurerait au point du ciel correspondant perpendiculairement à Jérusalem, et qu'elle ne marcha devant les Mages qu'à partir de cette ville jusqu'à la sainte maison de Bethléem. « La

parole des Mages, dit saint Thomas, *nous avons vu son étoile en Orient*, ne veut pas dire que les Mages étant en Orient avaient vu l'étoile fixée sur la terre de Juda, mais qu'elle était en Orient, que c'est là qu'ils l'avaient vue et qu'elle avait marché devant eux jusqu'en Judée. »

Voici un autre détail également certain, quoique moins connu. L'étoile des Mages surpassait en lumière non seulement la colonne du désert, mais les étoiles, la lune, le soleil, tous les globes lumineux qui étincellent à la voûte du ciel. Emblème de Celui qui est la lumière par essence, sa lumière éclipsait la lumière de tous les astres.

Telle est la déposition d'un témoin parfaitement placé pour connaître ce fait, et dont la parole est au-dessus de tout soupçon. « L'étoile des Mages, dit saint Ignace d'Antioche, dont le père et la mère avaient pu la voir, brillait d'un éclat supérieur à toutes les clartés qu'on avait jamais vues. Sa lumière était ineffable, et la nouveauté d'un pareil phénomène jeta dans la stupeur tous ceux qui en furent témoins. Les étoiles, la lune, le soleil, ne semblaient plus que des satellites de cet astre admirable dont l'éclat les faisait tous pâlir. »



L'ADORATION DES MAGES

Fresque de Benozzo Gozzoli au Campo Santo de Pise. xv^e siècle.

Un des plus illustres vicaires de Notre-Seigneur Jésus-Christ, saint Léon, continue, en le confirmant, le témoignage de saint Ignace. « Aux trois Mages, dit-il, apparut dans une région de l'Orient une étoile plus brillante et plus belle que tous les autres astres. Elle attira les regards et fixa l'attention de tous ceux qui la virent. On comprit aussitôt que ce n'était pas en vain qu'apparaissait un si étrange phénomène. »

Avant que les nations chrétiennes eussent perdu, avec le sens chrétien, le patrimoine de leurs anciennes traditions, la clarté incomparable de l'étoile des Mages était demeurée populaire.

La poésie l'avait chantée dans des vers immortels, et les multitudes rassemblées dans les temples redisaient ce que l'Église continue de redire à ses enfants restés fidèles : « Salut, étoile, qui par ta beauté et par ton éclat fis pâlir le disque du soleil. »

*Stella quæ solis rotam
Vincit decore ac lumine.*¹

Personne plus que les Mages ne fut frappé de l'apparition de l'astre merveilleux. Ils l'attendaient et en connaissaient la signification.

1. Hymne des Laudes à l'office de l'Épiphanie.

Ils l'attendaient. La tradition rapporte que les Mages d'Arabie, gardiens fidèles de l'oracle de Balaam, avaient, de temps immémorial, fondé un collège de douze des plus instruits parmi eux, afin de signaler l'apparition de l'étoile prophétique. A la mort, le fils prenait la place du père. Chaque année, après les moissons, ils montaient sur une haute montagne, appelée *Montagne de la Victoire*, peut-être la même du sommet de laquelle Balaam avait prédit et les victoires d'Israël, et l'étoile du Messie, vainqueur du monde. Là, ils demeuraient trois jours en prières, demandant instamment à Dieu de leur montrer l'étoile prédite par Balaam, leur aïeul.

Trois d'entre eux demeuraient sur la montagne et continuaient la prière. Au temps marqué, ils étaient remplacés par trois autres, en sorte que leurs veilles et leurs supplications étaient aussi continuelles que leur attente. Serait-il étonnant que les Mages n'eussent pas cessé d'être en observation pour attendre l'étoile, quand on voit, aujourd'hui même, les Suisses entretenir pendant l'hiver, sur les sommets glacés des Alpes, trois hommes chargés de faire des observations barométriques ?

Ce fut aux Mages en observation sur le mont

de la Victoire, comme aux bergers de garde dans la tour d'Ader, que, pendant la nuit de Noël, apparut aux premiers l'étoile si longtemps attendue et si ardemment désirée, et, aux seconds, l'ange rayonnant de lumière annonçant la naissance du Sauveur.

Ils en connaissaient la signification. Bien que l'Écriture ne le dise pas, il est vraisemblable que Balaam donna le signalement de l'étoile prophétique, de manière à la faire reconnaître entre tous les astres du firmament. A cette connaissance naturelle se joignit l'illumination surnaturelle. « Les Mages, dit saint Léon, éclairés intérieurement par la lumière de la grâce, reconnurent aussitôt l'étoile. » Elle fut pour eux ce que la voix de l'ange était pour les bergers, la voix du Ciel, à laquelle ils obéirent avec transport.

VI

5° *Quels sont le nombre et le nom des Mages?*

La tradition que nous venons de rapporter, et qui est autorisée par l'assentiment des siècles et l'autorité des souverains pontifes, fixe à trois le nombre des Mages. « Ces trois hommes, dit saint Léon le Grand, suivant la lumière d'en haut, et méditant avec attention ce signe que leur donne l'astre brillant qui les pré-

cède, arrivent par l'illumination de la grâce, à la connaissance de la vérité. »

Enfin le nombre de leurs présents indique assez le nombre de leurs personnes.

Elle ajoute que par leur âge ils représentaient la vie humaine dans toute son étendue : Gaspard, la jeunesse ; Melchior, la vieillesse¹ ; Balthasar, l'âge mur ; comme par leur nombre ils représentaient les trois races descendues de Noé, par conséquent l'humanité tout entière.

Les trois Mages qui veillaient à l'heure fortunée s'appelaient, ainsi que nous venons de le dire : Gaspard, Melchior et Balthasar. Comme plusieurs seraient tentés de le croire, ces noms devenus populaires n'ont pas été inventés à plaisir, ni admis sans preuves. La tradition les a gravés dans la mémoire des générations chrétiennes. Ces noms sans doute ne sont pas latins ; ils sont orientaux et viennent de l'Arabie ou de la Chaldée, comme le prouve le nom de Balthasar, donné au prophète Daniel, et porté aussi par le roi de Babylone.

Déjà au commencement du cinquième siècle, on les trouve dans la chronique de Dexter ;

1. Il avait cent neuf ans lorsqu'il fut martyrisé.

plus tard dans les ouvrages du vénérable Bède ; dans l'ancien martyrologe de Maurolicus, et dans beaucoup d'autres : ils sont honorés à Cologne sous ces différents noms. Cette illustre Église célèbre la fête de saint Gaspard le 1^{er} janvier, celle de saint Melchior le 6, et celle de saint Balthasar le 11 du même mois ; et ce qui tranche la question, l'Église catholique permet encore aujourd'hui à ses enfants de prendre au baptême pour patrons ceux qui les ont portés.

VII

6° *Quelle fut l'époque et la durée de leur voyage ?*

Sur la durée du voyage des Mages et l'époque de l'apparition de l'étoile, une difficulté s'est élevée dans quelques esprits. Les paroles de saint Matthieu l'ont fait naître : « Hérode voyant qu'il avait été trompé par les Mages fut violemment irrité, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem, ainsi que dans le pays d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au dessous, *selon le temps indiqué par les Mages.* »

D'après ce texte, les uns avaient prétendu que le voyage des Mages avait duré deux ans, opinion qui se réfute d'elle-même, les Mages

fussent-ils partis des extrémités du monde. Les autres, que les Mages avaient attendu deux ans avant de se mettre en route : autre opinion non moins insoutenable que la première, puisqu'elle implique de la part des Mages une indifférence inadmissible. Tout cela pour expliquer les *deux ans* marqués dans le texte évangélique.

Saint Chrysostome et Baronius lèvent la difficulté. « Il ne faut pas, dit le premier, s'étonner si Hérode fit tuer tous les enfants de deux ans et au dessous. En effet, la crainte et la cruauté formaient le caractère de ce tyran, qui pour plus de sûreté fit étendre le massacre à un espace de temps plus considérable afin qu'aucun enfant, d'un âge plus ou moins rapproché de la naissance du Christ, ne pût échapper. »

Baronius donne un sens plus direct. Il dit : « *Selon le temps indiqué par les Mages*, cela signifie : à partir du temps indiqué par les Mages et jusqu'à deux ans au delà, et non pas en deçà ; en sorte que les enfants nés après Notre-Seigneur et après l'apparition de l'étoile n'étaient pas compris dans le massacre, puisqu'ils ne pouvaient donner aucun soupçon. »

Quant au temps où eut lieu le massacre des Innocents, il est certain qu'il ne suivit pas im-

médiatement la naissance de Notre-Seigneur. Hérode ne voyant pas revenir les Mages put s'imaginer qu'ils avaient été trompés ; que l'étoile n'était qu'un météore insignifiant et que, pour ne pas s'exposer au ridicule, ils n'avaient pas voulu repasser par Jérusalem. Du reste, l'événement de Bethléem n'avait probablement pas produit à la cour d'Hérode, si tant est que la nouvelle y fût parvenue, plus d'effet que les miracles de nos jours n'en font sur nos incrédules.

Mais lorsque l'Enfant Jésus eut été apporté à Jérusalem et présenté publiquement au temple ; qu'il eut été reconnu et célébré par le vieillard Siméon, un des personnages les plus saints de Jérusalem, comme le Sauveur du monde, et cela en présence de la multitude ; alors Hérode, comprenant que le Roi des Juifs était né, ordonna le massacre afin de se défaire d'un compétiteur aveuglément redouté.

Quoi qu'il en soit, non moins dociles que les bergers à l'appel divin, les Mages firent à la hâte leurs préparatifs de départ, et, guidés par l'étoile, ils se mirent en route vers l'Occident. Les circonstances de ce voyage nous sont inconnues. On sait seulement qu'il dura treize jours, et qu'ils arrivèrent à Bethléem le 6 janvier. Fixée à ce jour de toute antiquité, la

fête de l'Épiphanie rend le fait incontestable. Sur ce point la tradition est unanime.

La courte durée du voyage confirme le témoignage des saints Pères, entre autres de saint Justin, qui font venir les Mages de l'Arabie : « Les Mages partis de l'Arabie viennent l'adorer. »

En effet l'Arabie n'était pas très éloignée de la Judée; et les Arabes avaient pour se transporter les magnifiques dromadaires, connus par la rapidité de leur marche.

La suite des Mages paraît avoir été assez nombreuse et en rapport, soit avec la dignité royale dont ils étaient revêtus, soit avec la majesté du nouveau Roi auprès de qui ils venaient en ambassade, chargés de lui offrir les plus riches présents de leur pays.

L'Évangile nous a dit ce qui leur arriva dans Jérusalem, puis leur départ de cette ville pour Bethléem. Au récit de saint Matthieu, la tradition ajoute un détail qui trouve ici sa place. Sortis de Jérusalem par la porte du Midi, aujourd'hui la *Porte de Jaffa*, les Mages entrèrent dans la vallée de Raphaïm ou des Géants, si célèbre dans l'Écriture. C'est après avoir cheminé pendant à peu près un quart d'heure, et comme ils arrivaient au pied d'une colline, que l'étoile reparut à leurs yeux.

Or, en ce même lieu, au pied de la même colline on trouve encore aujourd'hui le *Puits des Trois-Rois*, dont le nom rappelle et la réapparition de l'étoile et la joie dont sa vue transporta les courageux pèlerins. Continuant sa mission, l'astre mystérieux demeura visible jusqu'à ce qu'il vînt s'arrêter au point du ciel qui correspondait perpendiculairement au lieu béni où se trouvait le divin Enfant. Dans des sentiments qu'on devine, mais qu'on ne peut exprimer, ils entrèrent et offrirent leurs présents au Dieu nouveau-né : c'était le sixième jour de janvier.

VIII

7° *Quelle est la signification de leurs présents ?* Chacun convient que les présents des Mages avaient une signification mystérieuse, en rapport avec les qualités de l'Enfant de Bethléem et marquaient sa divinité, sa royauté, son humanité.

« Vous êtes Dieu et nous vous adorons ; voilà de l'encens, symbole du sacrifice qui n'est dû qu'à Dieu.

« Vous êtes Roi, et nous vous reconnaissons pour tel ; voilà de l'or, symbole de la richesse et de la puissance, apanage distinctif de la royauté.

« Vous êtes Dieu-Homme, et nous confessons dans votre personne le mystère qui, unissant le fini et l'infini, réconcilie l'homme et Dieu ; voici de la myrrhe, aromate destiné à embaumer les corps, et qui servira à votre sépulture, lorsque vous aurez daigné souffrir la mort pour donner la vie au monde. » Rien de plus conforme au génie des peuples orientaux que ce langage, et rien de plus éloquent : tout le monde le comprend. Mais dans les présents des Mages il y a un autre mystère qui ne s'aperçoit pas au premier coup d'œil.

Les Mages, avons-nous vu, étaient Arabes et descendants d'Abraham par Cétura. Or, l'histoire sainte nous apprend qu'Abraham, en excluant de la possession de la Terre promise tous ses enfants à l'exception d'Isaac, ne les avait pas pour cela privés d'une partie de ses grands biens. Ainsi, il donna aux fils de Cétura, mère des Arabes, Saba et Epha, de l'or, de l'argent et des étoffes. Puis, confident des futurs mystères, il mit dans leurs bagages l'encens, la myrrhe et l'or des rois de Sodome et de Gomorrhe, précieuses dépouilles tombées en sa possession après la défaite de Chodorlahomor et le pillage de son camp. Dans la personne de Melchisédech, Abraham les avait consacrées au Seigneur.

Cette offrande était la figure d'une autre offrande, comme Melchisédech lui-même était la figure du Messie. Le Père des croyants savait qu'un jour ses descendants réaliseraient la figure, en offrant ces mêmes présents à Celui dont Melchisédech était le représentant. On devine sans peine qu'Abraham les avait instruits du mystère. Jointe à la connaissance, traditionnelle en Arabie, de l'oracle de Balaam, cette communication prophétique élucide deux grands faits d'une nature identique, et dont autrement il serait difficile de rendre compte. Le premier est la célèbre visite de la reine de Saba au roi Salomon. Le second est la visite plus célèbre encore des Mages au vrai Salomon, l'Enfant de Bethléem.

Qui était cette reine de Saba? D'où lui venait l'idée d'apporter à un prince étranger ce qu'elle a de plus précieux? Comment s'explique le choix de ses présents? Cette reine descendait d'Abraham par Cétura. Petite-fille de Saba, elle occupait le trône de ses pères. Son royaume était le royaume même de Saba, situé dans l'Arabie, pays des Mages. Connaissant les mystères confiés à sa race, elle vint, au bruit de la gloire de Salomon, accomplir en figure l'engagement contracté par ses ancêtres. Entrée à Jérusalem avec une grande

pompe, elle offrit à Salomon de l'or et des aromates, c'est-à-dire les mêmes choses que les Mages, ses descendants, devaient offrir un jour au vrai Salomon.

Le second fait est la visite des Mages à l'Enfant de Bethléem. Placée entre les Mages et Abraham, la Reine de Saba est le brillant anneau de la chaîne traditionnelle. Sa conduite montre avec éclat que la prophétie de Balaam et le fidéicommiss laissé par le Père des croyants aux fils de Cétura ne s'étaient jamais perdus dans la postérité de Saba et d'Épha ; que l'Arabie avait l'œil fixé sur la Judée, et qu'elle attendait le moment solennel d'apporter au glorieux rejeton de Jacob l'or, l'encens, la myrrhe, mystérieux présents dont elle était tenue de lui faire hommage.

Ainsi tout s'explique. On sait pourquoi les Mages vinrent de l'Arabie ; pourquoi, à des époques si différentes, la reine de Saba et les Mages apportent à Notre-Seigneur ou à son représentant des présents de même nature. La différence consiste en ce que la reine de Saba les offre à Salomon, figure du Messie, tandis que les Mages ont le bonheur de les offrir au Messie lui-même.

Pour comprendre le mystère dans toute son étendue, il faut remarquer que les Mages et

leurs présents étaient les prémices du peuple gentil et de tous ses biens meubles et immeubles, comme les bergers étaient eux-mêmes les prémices du peuple juif. C'était, sur la plus grande échelle, l'accomplissement de la loi figurative des prémices. Ainsi, dans la personne des bergers et des Mages, le genre humain tout entier, avec toutes ses richesses, se trouve en adoration devant le nouveau Roi, à qui il consacre ce qu'il est, ce qu'il a : c'était justice. Par droit de naissance et par droit de conquête, l'Enfant de Bethléem était le Roi de tous, et il venait régner sur tous, afin de les sauver tous.

IX

8° *Que devinrent les Mages après l'adoration de l'Enfant Jésus ?* Avertis en songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se mettent en devoir de regagner leur pays par un autre chemin. L'ordre du Ciel qui leur interdisait la route de Jérusalem les obligea à faire de longs circuits. La crainte d'Hérode, dont ils connaissaient maintenant la noire perfidie, ne leur permit même pas de suivre les grands chemins, ni de s'arrêter dans les caravansérails établis, suivant la coutume orientale, sur le passage des voyageurs. Ils suivirent donc les

sentiers détournés, à travers les montagnes ; et le soir ils se retiraient dans les vastes cavernes, très nombreuses en Palestine.

Une de leurs premières stations eut lieu dans une grotte située sur une montagne déserte, non loin de Bethléem. Les saints rois y passèrent la nuit, commençant ainsi la vie de souffrances et de privations réservée aux adorateurs d'un Dieu né dans une crèche et qui devait mourir sur une croix. Le souvenir de ce fait resta gravé dans la mémoire des habitants du pays, et la grotte prit le nom de *Grotte des Mages*. Au sixième siècle, nous la trouvons encore, connue sous le même nom et devenue l'objet de la vénération universelle. A cette époque, elle acquit une nouvelle célébrité. Par dévotion pour les Mages, saint Théodore le Cénobiarque, l'ami de saint Sabas et l'émule de saint Antoine, la choisit pour demeure pendant sa vie et pour sépulture après sa mort.

Rentrés enfin dans leur pays, les Mages devinrent, comme les bergers, les fervents apôtres de l'Enfant-Dieu. Comme celles des bergers, leurs paroles excitèrent l'admiration, éveillèrent la foi, opérèrent de nombreuses conversions et en préparèrent de plus nombreuses encore. L'an 44 de Notre-Seigneur, l'apôtre saint Thomas, partant pour les Indes

qui, dans la division du monde, lui étaient échues en partage, traversa l'Arabie. Il y trouva les rois adoreurs, devenus de majestueux vieillards, les baptisa et leur confia l'apostolat de leur nation. Ils s'en acquittèrent avec un zèle proportionné aux grâces privilégiées dont ils avaient été l'objet. Une nouvelle faveur leur était réservée : celle de verser leur sang pour le Dieu à qui ils avaient offert leurs trésors. Riches de mérites et d'années, ils furent martyrisés dans leur propre pays, l'Arabie Heureuse, et dans la ville, maintenant détruite, de Sessania des Adrumètes, *Sessania Adrumetorum*, peut-être aujourd'hui *Sana*.

X

9° *Où sont aujourd'hui leurs reliques?* Recueillis par les chrétiens, leurs précieux corps furent plus tard transportés à Constantinople et placés avec une grande pompe dans l'église Sainte-Sophie. Car il fut une époque où les empereurs d'Orient, comme Charlemagne et les rois de l'Occident, comme Rome surtout, étaient, suivant le mot de l'histoire contemporaine, d'ardents chasseurs aux reliques. Les saints rois reposaient depuis longtemps dans la ville impériale, lorsque Eustorge, confident

de l'empereur d'Orient, fut envoyé en mission auprès des Milanais.

Il leur fut si agréable, que le siège de Milan étant venu à vaquer au moment de son départ, toute la ville le demanda pour archevêque. Eustorge refusa d'accepter avant d'en avoir référé à l'empereur. Celui-ci fut très flatté de ce choix et envoya Eustorge à Milan pour y être sacré. De plus, il lui donna, comme présent de bienvenue, les corps des trois Mages, enfermés dans une grande et précieuse châsse. Eustorge, qui n'est autre que saint Eustorge II, apporta ce riche trésor à son nouveau peuple, qui le reçut avec d'ineffables transports d'allégresse et de reconnaissance : ceci se passait au commencement du sixième siècle.

A l'occasion de cette translation, le savant évêque d'Équilibrium, Pierre de Natalibus, rapporte un fait extraordinaire mais qui n'a rien d'impossible, et si gracieux que nous nous reprocherions de le passer sous silence. « Le vaisseau, dit-il, qui apportait les saints corps aborda au golfe (de Juan). On déchargea la précieuse châsse et on la plaça sur un char, auquel on attela plusieurs paires de bœufs ; mais ils ne purent le mettre en mouvement.

« Inspiré de Dieu, le saint archevêque les fit remplacer par deux jeunes génisses, appar-

tenant à une pieuse et pauvre femme du peuple. Aussitôt le char s'ébranla et s'avança avec la plus grande facilité. Mais voilà que dans le trajet (probablement au passage des Alpes) un loup tua une des génisses. Avec une autorité souveraine, comme celle d'Adam sur les créatures, le saint ordonna au loup de prendre la place de la génisse et de l'aider à traîner le char jusqu'à Milan. Le loup obéit. Oubliant toute sa férocité, il devint doux comme un mouton ; et attelé à côté de la génisse il traîna le char jusqu'à Milan. »

Ce récit fera sourire plus d'un esprit *fort*. Il se moquera, il niera. Que prouveront ses moqueries et ses négations? Une seule chose, qu'il se sera moqué et qu'il aura nié. Le bon sens dit qu'on ne doit pas nier un fait parce qu'il est extraordinaire, mais parce qu'il n'est pas prouvé. D'ailleurs, ne trouve-t-on pas, et très bien prouvés, des faits analogues dans la vie des Pères du désert, de saint François d'Assise, du Père Anchiéta et d'autres encore? On oublie que la sainteté rend à ceux qui parviennent à l'acquérir dans un degré éminent une partie du pouvoir dont jouissait, sur toutes les créatures, l'homme innocent. Cela soit dit en passant, non pour transformer en articles de foi les faits extraordinaires, étranges

même, qu'on lit dans l'histoire, mais pour montrer le manque de logique des négateurs à outrance.

Les trois Rois furent honorés à Milan pendant environ six cents ans, c'est-à-dire jusqu'au sac de cette ville par l'empereur Frédéric Barberousse, en 1164. Avant le désastre, de courageux chrétiens sauvèrent le précieux dépôt et le remirent entre les mains de Reinold, archevêque de Cologne, et chancelier du Saint-Empire, qui avait suivi l'empereur en Italie. Comme on avait transporté à la lueur de milliers de flambeaux et au milieu d'un immense concours, de Ravenne à Auxerre, le corps de saint Germain, ainsi furent transportés solennellement de Milan à Cologne les corps des rois Mages.

Au lieu de se diriger sur l'Allemagne par le Tyrol ou par la Suisse orientale, le cortège traversa les Alpes et prit sa route par l'est de la France, pour gagner Strasbourg et le Rhin. A la fin d'une journée, il s'arrêta aux portes d'une abbaye de Franche-Comté, située non loin de Baume-les-Dames, sur les bords de la belle vallée qui s'étend de cette ville à Montbéliard. Le souvenir de cette station mémorable s'est perpétué jusqu'à nos jours, dans un double fait dont voici l'histoire.

La famille de Grammont de Franche-Comté porte dans ses armes trois têtes couronnées ; ces trois têtes sont des têtes, non de reines, mais de rois. Quelle est la raison de ces armoiries uniques dans leur espèce ? La famille de Grammont-Grange était protectrice de l'abbaye qui eut l'honneur de donner l'hospitalité aux trois rois Mages. Ce fut le seigneur de Grammont avec ses gens qui, pendant la nuit, montèrent la garde auprès du précieux dépôt. Afin de perpétuer la mémoire de cette insigne faveur, la noble famille prit les armoiries dont nous venons de parler. L'abbaye elle-même ne fut pas moins jalouse d'immortaliser le bienheureux passage : elle changea son nom d'abbaye de *Lieucroissant* en celui d'*Abbaye des Trois-Rois*, qu'elle porte encore ¹.

Continuant à petites journées sa marche triomphale, le cortège arriva à Strasbourg. Là, des barques richement pavoisées attendaient les illustres voyageurs, qu'elles conduisirent jusqu'à Cologne. La mission du grand archevêque était finie, celle des peuples commença. Sur le tombeau des Mages, leur reconnaissance élève la plus vaste et la plus magnifique église que le monde ait vue et qu'il verra peut-être

1. Hélas ! il n'est plus porté que par des ruines.

jamais. C'est là, dans ce temple incomparable, que nous avons eu, à la suite de tant d'autres, le bonheur de vénérer ces corps de rois-martyrs, objet d'un culte ardent comme l'amour,



La Sainte Famille.

D'après Lorenzo di Credi, Quinzième siècle.

doux comme l'espérance et durable comme les siècles.

Oui, *durable* comme les siècles. Naguère encore, malgré l'affaiblissement général de la foi, la ville de Cologne a vu une des fêtes religieuses les plus grandioses de notre époque.

C'était les huit derniers jours de juillet 1864, anniversaire sept fois séculaire de la translation des reliques des trois Mages de Milan à Cologne. Pendant cette huitaine, près de soixante processions, dont plusieurs, comme celles de Bonn, d'Aix-la-Chapelle, de Crefeld, de Düsseldorf, etc., comptaient de 2 500 à 3 000 personnes, ont visité la cathédrale, où ces reliques ainsi que celles de plusieurs autres saints étaient exposées dans leurs châsses magnifiques. Plus de cent mille pèlerins ont visité ainsi la ville, qui était ornée splendidement pour la solennité. Aucune autorité civile ne s'est immiscée dans l'organisation de cette fête publique, ce qui a certainement contribué à ce que, malgré l'affluence immense, l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner, et que la fête n'a pas été déshonorée par des brutalités qui font presque partie du programme des fêtes mondaines et antireligieuses.

Les évêques de Mayence, Münster et Paderborn et un nombreux clergé ont assisté à cette fête et à la grande procession qui l'a terminée le dimanche 31 août.

XI

10° *Comment les siècles chrétiens ont-ils honoré les Mages?* Une de nos solennités chré-

tiennes qui a le privilège d'une popularité exceptionnelle, c'est la *Fête des Rois*. Nous ne parlerons pas des innocents plaisirs qu'elle apporte dans les familles; mais il manquerait quelque chose à notre modeste travail si nous passions sous silence la manière dont l'Église, dans les âges de foi, prenait soin de perpétuer le souvenir de l'immense bienfait qui s'y rattache.

Fils aînés de l'Église parmi les rois chrétiens, comme les Mages avaient été parmi les rois gentils les fils aînés de la grâce, nos anciens rois de France étaient dans l'usage d'assister, avec tout le peuple, à la messe solennelle de l'Épiphanie. Au moment de l'offertoire, on les voyait s'avancer vers l'autel dans toute la pompe de la majesté royale, la couronne sur la tête, ayant entre les mains des vases précieux qui contenaient de l'or, de l'encens et de la myrrhe, dont ils faisaient hommage au Roi des rois, représenté par son ministre. Ainsi s'affirmait et s'affermissait la royauté chrétienne.

A Reims, après le chant de tierce, alors que les flots du peuple remplissaient la vaste basilique, trois dignitaires du chapitre enveloppés comme de manteaux royaux, de ces magnifiques chapes d'autrefois, où la pourpre, l'or et

l'azur, habilement mis en œuvre, formaient les dessins les plus riches et les plus variés, arrivaient par trois côtés différents en face du maître-autel. Précédés de leurs officiers, ils étaient suivis de leurs serviteurs portant les royales offrandes.

Le premier roi, venu du côté de l'Orient, s'arrêtait debout devant le maître-autel; puis, élevant un sceptre surmonté d'une étoile étincelante, il chantait : *Stella fulgore nimio rutilat*. « Une étoile brille d'un éclat incomparable! »

Le second roi, venu du côté du Midi, se plaçait à la droite du premier, à qui il répondait en chantant : *Quæ Regem regum natum denunciat*. « Elle annonce la naissance du Roi des rois. »

Le troisième, venu du côté de l'Occident, se plaçait à la gauche du premier et continuait en chantant : *Quem venturum olim prophetæ signaverunt*. « Dont les anciens prophètes ont annoncé la venue. »

Alors les trois rois Mages s'embrassaient et chantaient ensemble : *Eamus ergo et inquiramus eum offerentes ei munera : Aurum, Thus et Myrrham*. « Allons donc, et cherchons-le pour lui offrir en présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Le chœur entonnait aussitôt l'antienne : *Magi veniunt*. « Les Mages viennent. » Et tout le clergé, quittant les stalles, se formait en procession dans le chœur. Près de la grille de la grande nef s'élevait un magnifique autel surmonté d'une statue de la sainte Vierge, devant laquelle était suspendue une couronne étoilée, resplendissante de lumières, tandis que l'autel lui-même où reposait l'Enfant Jésus était tout enveloppé de riches draperies.

En tête de la procession, les rois Mages s'avançaient vers l'autel, et à la vue de la brillante étoile ils exprimaient leur joie en chantant : *En stella in Oriente prævisa, iterum nos præcedit lucida*. « Voilà l'étoile que nous avons vue en Orient, qui reparait dans tout son éclat pour diriger notre marche. »

A ce chant d'allégresse deux dignitaires de l'Église répondaient en chantant : *Qui sunt hi qui, stella duce, nos adeuntes, inaudita ferunt?* « Quels sont ces hommes qui, sous la conduite d'une étoile, viennent ici, annonçant des choses inouïes ? »

Les Mages reprenaient, toujours en chantant : *Nos sumus, quos cernitis, reges Tharsis et Arabum et Saba, dona ferentes Christo Regi, nato Domino, quem stella admonente, adorare venimus*. « Nous sommes, nous que

vous voyez, les rois de Tharsis, des Arabes et de Saba, qui apportons des présents au Christ roi et seigneur nouvellement né, et, avertis par son étoile, nous venons l'adorer. »

Alors, deux diacres en dalmatique ouvraient les draperies qui enveloppaient l'autel et chantaient : *Ecce Puer adest, quem quæritis ; jam properate adorare, quia ipse est redemptio mundi.* « Voici l'enfant que vous cherchez ; hâtez-vous de l'adorer, car il est le Rédempteur du monde. »

Les trois rois ensemble se prosternaient le front contre terre et saluaient l'Enfant-Dieu en chantant : *Salve, Princeps seculorum.* « Salut, Roi des siècles. » Tous les trois demeurant agenouillés, le premier recevait des mains de son serviteur le vase qui contenait l'or et disait : *Rex, suscipe aurum.* « Roi, recevez l'or ; » et il le déposait aux pieds de l'Enfant.

De la main de son serviteur, le second roi recevait le vase d'encens et disait : *Tolle thus, tu vere Deus.* « Recevez l'encens, vous qui êtes vraiment Dieu ; » et il le déposait aux pieds de l'Enfant.

Le troisième roi, ayant reçu le vase de myrrhe, disait : *Homo vere, accipe myrrham.* « Vous qui êtes vraiment homme, rece-

vez la myrrhe ; » et il en déposait le vase aux pieds de l'Enfant.

Les Mages ayant fait leur offrande, le clergé et le peuple venaient présenter la leur à l'Enfant-Dieu, en reconnaissance du don qu'il faisait de lui-même.

Cependant les Mages demeuraient à genoux, en prières, et semblaient appesantis par le sommeil. Tout à coup, un ange au gracieux visage et au gentil costume chantait du haut du jubé : *Impleta sunt omnia quæ propheticè dicta sunt ; ite, per viam remeantes aliam, ne delatores tanti Regis puniendi sitis.* « Tout ce qui a été annoncé par les prophètes est accompli. Retournez dans votre pays par un autre chemin, de peur que, faisant connaître le grand Roi, malheur ne vous arrive. »

Sur cet avis, les Mages se dirigeaient vers la partie septentrionale de l'église et rentraient au chœur par le côté gauche. Quant à la procession, elle suivait pour s'y rendre l'itinéraire accoutumé. Pendant la marche, un immense volume de voix d'hommes, de femmes et d'enfants faisait tressaillir les verrières de la basilique du chant de cette antienne qui, résumant tout le mystère, en gravait profondément le souvenir dans les cœurs : *Tria sunt munera*

pretiosa quæ obtulerunt Magi Domino in die ista, et habent in se divina mysteria, etc.
« Trois sont les présents précieux et pleins de divins mystères, que les Mages ont offerts au nouveau Roi : l'encens, parce qu'il est Dieu ; l'or, parce qu'il est roi ; la myrrhe, parce qu'il est homme. »

Vraiment oui, les présents des Mages sont pleins de mystères, et ces mystères sont tout ensemble la manifestation de la charité de Dieu et la révélation des devoirs de l'homme.

Pourquoi les drames qui les exprimaient avec une si merveilleuse éloquence n'existent-ils plus ? Pourquoi les fêtes elles-mêmes, qui les redisent encore à leur manière, sont-elles incomprises ou dédaignées du grand nombre ? Que ces solennités du *bon vieux temps* doivent paraître regrettables à tout homme d'intelligence et de cœur !

Les rois modernes ont-ils gagné quelque chose à répudier les exemples de leurs anciens prédécesseurs ? En cessant de se déclarer, par des actes religieux et solennels, les vassaux du Roi des rois, le reflet de la majesté divine qui commandait le respect s'est effacé de leur front. La raison du pouvoir et du devoir s'est obscurcie. Dès lors, les trônes sont-ils devenus plus solides, les dynasties plus durables,

les révolutions moins fréquentes ou moins profondes?

Le peuple, à son tour, qu'a-t-il gagné à la suppression de ces fêtes, qui firent si longtemps le bonheur de ses pères? Comme il lui faut de l'air et du pain, il lui faut des spectacles et des fêtes. L'Église, sa mère, lui en avait trouvé qui satisfaisaient pleinement ses sens et son cœur, et qui ne lui coûtaient rien. Pourquoi lui avoir enlevé ces spectacles si instructifs, si nobles et si doux? Pourquoi surtout les avoir remplacés par des spectacles corrupteurs, où ce malheureux peuple absorbe par tous les pores des doctrines qui le dégradent et des poisons qui le tuent? Prenons-y garde; si on ne lui rend pas, sous une forme ou sous une autre, ce qu'on lui a enlevé, sa foi et les joies de sa foi, il pourrait bien un jour se produire une de ces réactions vengeresses, dont l'histoire n'offre que trop d'exemples, et qu'il faut éviter à tout prix.

Afin de ne rien oublier, disons un mot du gâteau des Rois. Dans tout le monde chrétien un festin rassemblait les familles en souvenir de la fête que firent au pauvre Jésus les rois venus de l'Orient, pour lui offrir des présents et l'adorer.

Le caractère spécial de cette joie autour

d'une table où l'on mangeait, où l'on buvait; c'était l'exaltation d'un petit salué Roi. Aussi n'était-ce pas ordinairement le maître de maison que la fève venait trouver, et le sort apportait souvent la fève à l'un des moindres convives.

Jean d'Oronville rapporte ainsi la manière dont Louis XIII^e du nom, duc de Bourbon, faisait son roi :

« Vint le jour des Rois où le duc de Bourbon fit grande fête et chère lie, et fit son roi d'un enfant en l'âge de huit ans, *le plus pauvre que l'on trouva en toute la ville*, le faisant vêtir en habit royal en lui baillant tous ses officiers pour le gouverner, et faisant bonne chère à celui roi pour révérence de Dieu ; et le lendemain dînait ce roi à la table d'honneur ; après venait son maître d'hôtel, qui faisait la quête pour le pauvre roi, auquel le duc Louis de Bourbon donnait communément 40 livres pour le tenir à l'école, et tous les chevaliers de la cour chacun un franc, et les écuyers chacun un demi-franc ; si montait la somme aucunes fois près de cent francs¹,

1. Cette somme était considérable à cette époque et permettait de faire des études secondaires, comme l'on dit aujourd'hui, études dont les enfants du peuple étaient fort avides.

que l'on baillait au père ou à la mère pour les enfants qui étaient rois à leur tour être enseignés à l'école sans autre œuvre, dont maints d'iceux en vivaient en grand honneur; et cette belle coutume tint le vaillant duc Louis de Bourbon tant comme il vêquit. » (*Cité par le P. Cahier.*)

Telle était la vraie récréation de l'Épiphanie, et de là l'usage dans presque toute la France de réserver la *part-Dieu*, c'est-à-dire la part du pauvre, au gâteau des Rois. Et quelle belle et bonne joie de porter la *part-Dieu* par la neige dans une chaumière ! Il y avait aussi la *part de l'absent* soigneusement serrée au buffet et qu'un enfant venait recevoir. Les enfants se croient autorisés ce jour-là, en divers pays, à quêter des étrennes en portant une étoile de feu.

Conclusion La fête des Rois est celle qui élève les petits pour les rendre rois ; elle a été inventée par l'Enfant Jésus, et c'est une invention dont il a donné le brevet et le monopole à sa seule Église.

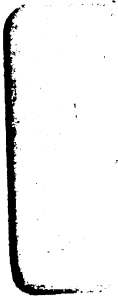
Hors l'Église point d'amour pour les petits.

TABLE

Notice sur Mgr Gaume.	5
Les Bergers.	15
Les Mages.	51

156, 644

Imp. D. Dumoulin et Co, à Paris.



ŒUVRES DE M^{SR} GAUME

A quoi sert le Pape? Brochure in-18.	» 10
Angelus (l'). 1 vol. in-18.	2 »
Bethléem. 1 vol. in-18.	1 50
Catéchisme de persévérance. 13 ^e éd. 8 v. in-8.	» 35
Catéchisme de persévérance (Abrégé du) 52 ^e édition. 1 vol. in-18, cartonné.	1 80
Catéchisme des mères. 1 vol. in-18, cartonné.	1 »
Catéchisme (Petit) du Syllabus. 1 vol. in-32.	» 20
Credo. 1 vol. in-18.	» 80
Évangélisation apostolique du Globe. In-12.	1 50
Histoire du Bon Larron. 1 vol. in-12.	3 »
Horloge de la Passion. 20 ^e édition. 1 vol. in-18.	1 30
Judith et Esther. 1 vol. in-18.	1 30
La Génuflexion. 1 vol. in-18.	1 60
La Profanation du Dimanche. 3 ^e éd. 1 vol. in-18.	1 30
La Religion dans le temps et dans l'éternité. In-18.	1 30
La Révolution. 12 vol. in-8.	42 »
La Révolution française. 1 vol. in-12.	1 »
La Vie n'est pas la vie. 1 vol. in-18.	1 »
L'Eau bénite au XIX^e siècle. 4 ^e édition. 1 vol. in-18.	2 »
Le Bénédicité au XIX^e siècle. 1 vol. in-18.	2 »
Le Cimetière au XIX^e siècle. In-18.	3 »
Le Grand Jour approche! 26 ^e édit. 1 vol. in-18.	» 90
Le Seigneur est mon partage. 9 ^e éd. 1 vol. in-18.	» 90
Le Signe de la Croix au XIX^e siècle. 5 ^e édition. 1 volume in-18.	2 »
Le Testament de Pierre le Grand. 1 vol. in-12.	1 »
Les Trois Rome. 4 ^e édition. 4 vol. in-12.	16 »
Lettres à Mgr Dupanloup sur l'Éducation. 1 volume in-8.	6 »
Le Ver rongeur. 1 vol. in-8.	6 »
Marie Étoile de la mer. 2 ^e édition. 1 vol. in-18.	1 »
Manuel des Confesseurs. 10 ^e édition. 1 vol. in-18.	6 »
Mort au Cléricalisme! 1 vol. in-18.	1 50
Où en sommes-nous! 1 vol. in-8.	5 »
Pie IX et les Études classiques. 1 vol. in-12.	1 50
Signe (Un) des temps. 1 vol. in-18.	1 »
Suéma. 1 vol. in-18.	1 50
Traité du Saint-Esprit. 2 ^e édition. 2 vol. in-8.	12 »
Voyage à la Côte orientale d'Afrique. 1 vol. in-12.	3 »